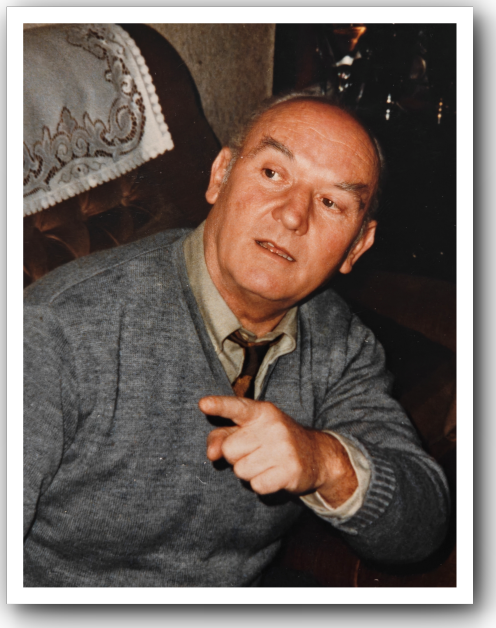
Sylvère GOZILLON

Le 14 de Coeur

A Geneviève et Jean-Marie, nos enfants,

Tout simple qu'il soit, ce livre ne doit pas être seulement lu... Il faudra le lire, le relire et le relire encore... très lentement !

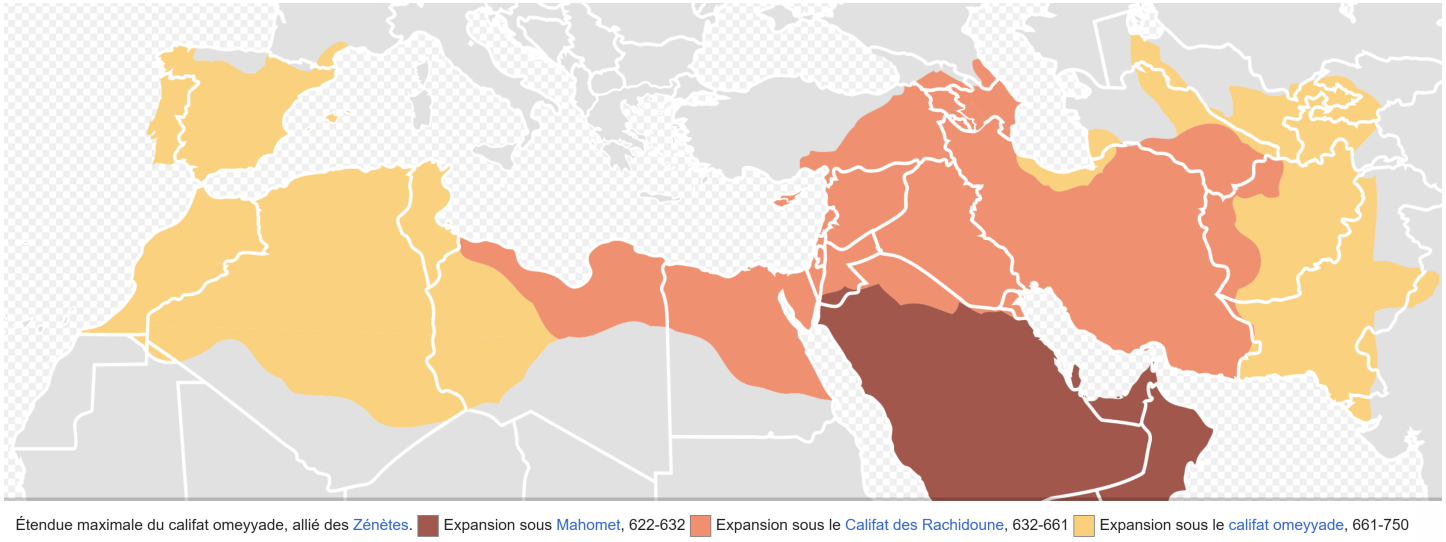
Jusqu'ici, je peux dire que j'ai traversé la vie comme si elle n'était qu'un songe agréable, et ceci, quels que soient les événements auxquels je me suis trouvé confronté.
Ma grande chance est d'être habité par l'optimisme. C'est une force toujours présente, toujours puissante, toujours porteuse... qui m'irradie de bonheur, sans jamais faiblir.
C'est sur cette base, que j'ai pu asseoir sereinement les actes simples qui ont meublé mon existence.



Maintenant que mon soixantième anniversaire est derrière moi, je dédie ce livre à tous les jeunes qui le voudront bien, à tous ceux dont j'ai eu la charge lors de ma vie professionnelle, et en particulier aux orphelins... parce que je l'étais aussi.

Je suis né le 7 juin 1926, à Saint-Arnaud (aujourd'hui El Eulma) en Algérie,

Pour mémoire, le territoire correspondant à l'Algérie que nous connaissons aujourd'hui a connu des couches d'occupations successives et non exclusives : par des peuples Nomades aux origines inconnues, par des peuples Capsiens ensuite (au plus loin de nos connaissances actuelles), puis par des Phéniciens, Carthaginois, Berbères (Gétules, Garamantes et Numides selon les lieux), Romains, Vandales, Byzantins qui se succédèrent jusqu'au 7ème siècle, époque à laquelle des populations Arabes venant des régions d'Arabie Saoudite et d'Egypte ont envahi l'actuelle Afrique du nord.



Conquêtes Arabes du 7ème siècle (source Wikipedia)

Ce sont ensuite les Turcs qui ont occupé la région pendant trois siècles, de 1515 à 1830, suivis des Français pendant seulement un peu plus d'un siècle, de 1830 à 1962 (« Français d'Algérie » composés certes de Français mais aussi, ne l'oublions pas, d'Espagnols et d'Italiens en grande proportion ainsi que, dans une moindre mesure, de Suisses, de Maltais, de Libanais et d'Allemands, dont les enfants seront quasiment tous naturalisés Français en application d'une loi sur la nationalité votée par l'Assemblée Nationale le 26 juin 1889).
Dans cette immense Algérie (4 fois le territoire de la France métropolitaine), le site de Saint-Arnaud est un lieu-dit connu sous le nom d'Ain Taftikia ("source décousue", en Berbère), situé à 940 mètres d'altitude et longtemps resté à l'état de steppe, couverte d'épineux et de lentisques, traversée occasionnellement par des Nomades et occupée par quelques Berbères vivant dans une grande pauvreté. Les Romains y ont développé la culture du blé et ont construit, à une trentaine de kilomètres, le village de Djemila, aujourd'hui célèbre pour son site archéologique. Rare fait rapporté, le Général Arabe Okba Ibn Nafi Al Fihri y installe, au 7ème siècle, un poste de ravitaillement militaire et un centre de soins. Cultivée et irriguée, cette terre fait partie du grenier à blé de l'Algérie.



Site archéologique de Djemila (source : Google Maps)

Le village de Saint-Arnaud a été artificiellement créé en 1862, sous le Second Empire, par un Décret de Napoléon III instituant un « centre de population » avec 40 lots de terrains à urbaniser, situés à 28 km de Sétif sur la route menant à Constantine.

Décret Impérial portant création du village de SAINT-ARNAUD :

Napoléon par la grâce de Dieu et la volonté Nationale, Empereur des Français, à tous présents et à venir, salut

Vu les Ordonnances du 21 juillet 1845, 5 juin et 1er septembre 1847.

Sur rapport de notre Ministre, secrétaire d'État au département de la guerre et d'après les propositions du Général de l'Algérie le Maréchal Pélissier.

Avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art 1 : Il est créé dans le département de Constantine, au lieu dit Taftikia, sur la route de Constantine à Sétif, a 28 kilomètres de la dernière de ces deux villes, un centre de population de 40 feux qui prendra le nom de SAINT-ARNAUD.

Art 2 : Un territoire de 2936 hectares, 99 ares, 57 centiares est affecté à ce centre de population.

Art 3 : Notre ministre, secrétaire d'État au ministère de la guerre, et le Gouverneur General de l'Algérie sont charges, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret

Fait à Paris le 26 Avril 1862 – Napoléon.

Le Maréchal de France Randon : Secrétaire d'État au département de la guerre

Ce petit village comptait quelques milliers d'habitants à ma naissance, en 1926. Un important marché aux bestiaux s'y tenait tous les lundis.

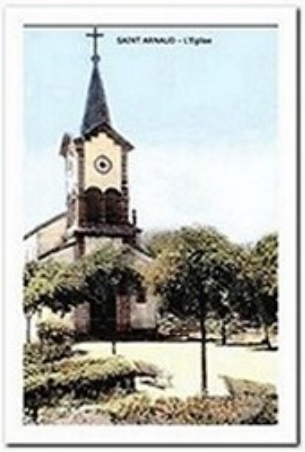


Le Marché aux bestiaux de Saint-Arnaud

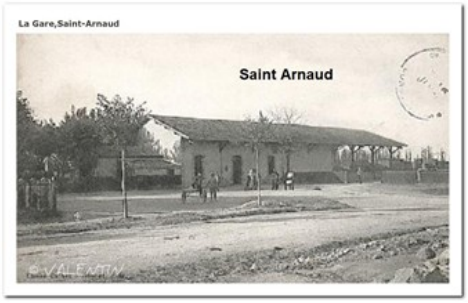
Dès 1863, il a été décidé de construire une Mairie, un Tribunal de paix et une Ecole primaire de 7 classes.



Dans les années suivantes, l'Eglise, le Marché couvert, puis la Gare plutôt dédiée aux marchandises (1885) ont été inaugurés.







D'autres bâtiments publics ou privés ont été érigés assez rapidement :





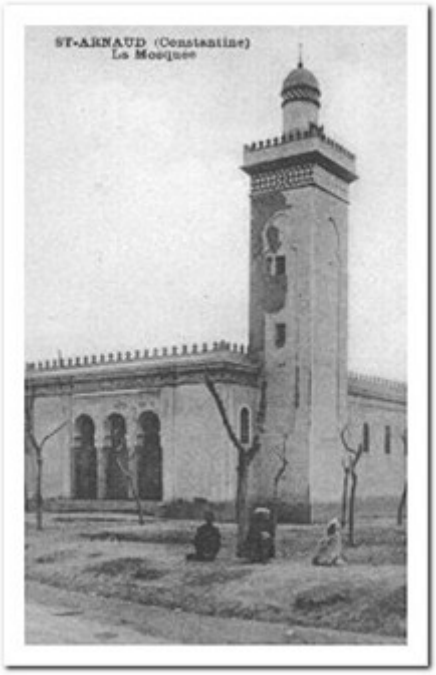
La Gendarmerie et la Poste





La Banque d'investissement et de développement "La Compagnie Algérienne" et l'Hôtel de la Place

La Mosquée El Atik a été achevée dès 1905.

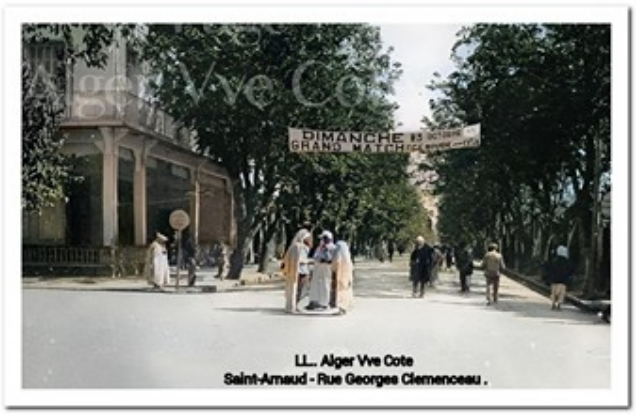


Les travaux de l'immense Théâtre, utilisable en salle polyvalente pour tous types de spectacles, ont débuté en 1931.



Pour ce qui est des réseaux, l'usine électrique date de 1906 et l'achèvement de l'adduction en eau potable de 1907.





Avenues principales de Saint-Arnaud

La population de Saint-Arnaud atteignit 12 000 habitants en 1958. [nota : 41 000 habitants en 1975 et 180 000 habitants en 2008 !]. Vues aériennes de Saint-Arnaud vers 1960 (source : collection privée de J.M. Martinet) :







Une mention particulière pour le Monument dédié aux soldats morts pour la France pendant la grande guerre de 1914-1918.

Sur les 97 soldats dont le nom est gravé dans le marbre, seuls 15 % étaient Européens ; 85 % des victimes étaient, comme l'on disait alors, des Indigènes.

Merci infiniment à eux !



Saint-Arnaud : monument aux morts de la guerre 14-18

Chapitre 1 : l'enfance

Dans ce village de Saint-Arnaud, ma mère (Marie Magnani épouse Gozillon, née à Héliopolis vers 1902) tenait une petite épicerie, la seule de la localité.



Mon père (Armand Gozillon, né à Héliopolis le 21 mars 1895), était Meunier à Saint-Donat (aujourd'hui Tadjenanet), un hameau distant de 23 km. Je n'ai pas de photo de lui.



Héliopolis



Saint-Donat

Ils se sont mariés en 1924. Ma mère avait 22 ans et mon père 29.

Deux ans après moi, en juin 1928, naquit ma sœur Mathilde. Hélas, de cette naissance ma mère Marie ne se remit pas ; il fallut la transporter à l'hôpital de Constantine où elle mourut en août 1928, à l'âge de 26 ans.
Le souvenir de la chambre d'hôpital et de ma mère vêtue de la tenue blanche que portaient les malades, est une image toujours présente dans mon esprit.



Hôpital civil de Constantine
(ancien Collège impérial arabe-français devenu Hôpital en 1876)

D'où venions-nous ? Certes nos familles étaient implantées depuis longtemps en Algérie, mais depuis combien de temps ? Quelles étaient nos origines françaises ou étrangères ? Voilà des questions que l'on me pose souvent et auxquelles il ne m'a été possible de répondre qu'après quelques recherches dans le passé de nos ancêtres.

Mes grands-parents maternels, Sylvestre Magnani et Isabelle Miniconi, sont nés en Corse, à Marignana et sont d'origine Italienne (familles Battini, Benedetti, Cacciaguerra, Di Agostino Vicari, Di Domenico Gasparini, Di Francesco Vicari, Di Leca Cristinacce, Di Tomaso Musetti, Grimaldi, Magnani, Miniconi, Massoni, Martinetti, Negri, Romitti, Versini...).
Mon grand-père était alors scieur de long et ma grand-mère, femme au foyer.

Ils ont émigré en Algérie vers 1885 pour des raisons économiques. Le métier de scieur de long commençait à s'essouffler en raison de l'arrivée des camions et de la construction de scieries où tournaient des scies à ruban ou circulaires, grâce à la vapeur puis à l'électricité. Mon grand-père est devenu brigadier de voie (chargé de la transmission des signaux, du contrôle de l'écartement des voies, du bourrage des traverses ainsi que du fauchage des talus et du curage des fossés, le tout sur un tronçon de voie de 10 km de long) pendant que ma grand-mère assurait les missions de garde-barrière, sur le même canton de voie S.N.C.F.

Au plus loin de mes recherches (1684), ces familles venaient des hameaux et villages d'Arzengio, Ceretoli, Montelungo (en Italie, dans les environs de Pontremoli, tout au nord de la Toscane, entre la Ligurie et l'Emilie-Romagne) et de Chidazzu, Cristinacce, Evisa, Marignana (en France, à l'est de Piana et de Porto, en Haute Corse).



Scieurs de long

Mes grands-parents paternels, eux, sont nés en Algérie.

Il faut remonter à mon arrière-grand-père paternel pour trouver une origine lorraine, et à son épouse pour une origine pyrénéenne.
En effet, Nicolas est né à Rembercourt sur Mad en Lorraine et sa femme Marie Paraire à Thuir dans les Pyrénées Orientales (familles Aniort, Bajou, Bardon, Baron, Bastien, Beaufils, Belot et Bellot, Berryat, Bertheau, Beugnon, Blaudin, Bouchon, Bourbon, Bourgain, Brigot, Bronges, Bruot, Cagnat et Cagniat, Casanovas, Celles et Cellas, Chapelin, Chevreau, Cloiseau, Colin, Coupechoux, Crastes, Daviau et Daviot, Decens, Desnois, Desnoyers, Dufour, Forbien, Gaigne, Garriga et Garrigol, Gaucher, Gaudry, Gauthier, Génin, Gennesson, Girard, Gozillon, Grosjean, Guimard, Hollier, Jaumoy, Julien, Juste, Laurent, Leclerc, Lorme, Mabillon, Mestres Verdaguer, Millelot, Millot, Mir, Monard, Moreau, Olive, Paraire et Parayre, Parayre de la Roquette, Paumier, Petit, Picq, Pierre, Plas, Rignaux, Rouyre, Rouzaud, Sallé, Savouré, Seilles, Sigros, Surugue, Toulon, Tramé, Valadeau et Valladeau, Valls Fabra...).
Cet arrière-grand-père a été surveillant de travaux en 1848, concierge en 1849 et également scieur de long à partir de 1856. L'arrière-grand-mère était, comme le plus souvent à cette époque, chargée des enfants et de la "bonne tenue du ménage" !

Ils ont émigré en Algérie 40 années plus tôt, vers 1848, vraisemblablement et également pour des raisons économiques.

Au plus loin de mes recherches (1571), ces familles venaient des hameaux et villages d'Artigues, Le Puch, Querigut (Ariège), Savennes (Creuse), Custines, Villers sous Preny (Meurthe et Moselle), Billy sur Oisy, Clamecy, Dornecy, Lormes (Nièvre), Boule d'Amont, Casefabre, Glorianes (Pyrenées Orientales), Andryes, Etais la Sauvin (Yonne).

Un des rares souvenirs de ma prime enfance, est un escalier de bois que je grimpais tant bien que mal, mais souvent, pour rejoindre l'appartement qu'occupaient mes grands-parents maternels, un peu à l'extérieur de la ville de Batna.



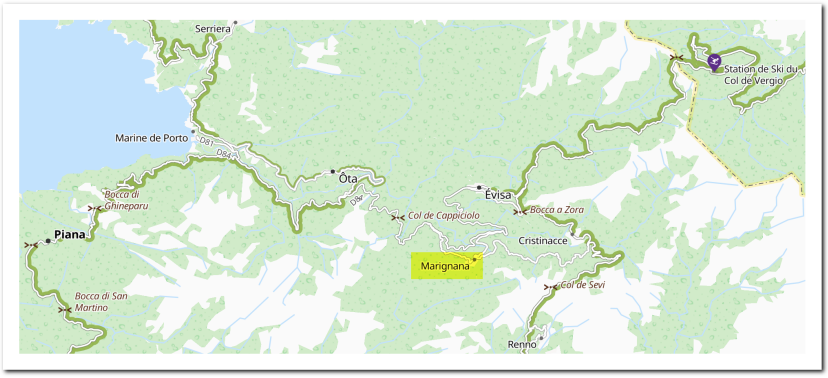
Ville de Batna dans les années 50

Devenu jardinier puis gérant de ferme, mon père Armand René Gozillon s'est remarié, en septembre 1929 à Saint-Arnaud, avec Reine Lucie Reitz, après avoir tiré définitivement une croix sur son passé et sur les enfants, Sylvère et Mathilde, qu'il avait eus avec Marie Angèle Magnani.
A partir de la publication des bans, il réussit même à faire enregistrer un nouveau deuxième prénom et à se faire officiellement appeler Armand Henri Gozillon !

Ma sœur et moi, avons par conséquent été recueillis, hébergés et élevés par nos grands-parents maternels, Isabelle et Sylvestre, qui nous fournirent aussi longtemps qu'ils vécurent, tout ce dont nous avions besoin, tant sur le plan affectif que sur le plan matériel.
Pour ma sœur et moi, il s'agissait là de notre famille.

Nous restâmes trois ans dans leur appartement situé au premier étage, avant que notre grand-père n'annonce : "je viens de louer un nouveau logement, clair et spacieux, de plain-pied, avec une cour et des fleurs devant la porte".

Ah ! que nous fûmes heureux dans ce cocon familial simple, propre, ordonné et extrêmement honnête et sécurisant. Il est vrai que nous étions accueillis par la "branche Corse" de la famille, car ma grand-mère Isabelle Miniconi et mon grand-père Sylvestre Magnani étaient originaires de l'île de Beauté. Isabelle est née à Ajaccio en mars 1863 et Sylvestre à Marignana en mars 1866. Nos grands-parents nous accueillirent donc à l'âge de 66 et 63 ans alors que nous n'avions que 1 an pour ma soeur et 3 ans pour moi.
Leur dévouement fut remarquable.





Village de Marignana

A Batna, mes grands-parents n'étaient pas riches (au sens matériel du terme). Leurs revenus provenaient en effet de leurs retraites respectives. En outre, il n'y avait à l'époque ni allocations familiales ni sécurité sociale…
Dans ce contexte, les sentiments familiaux n'étaient pas ambigus mais sincères et combien attendrissants.

Néanmoins, nous étions des nantis par rapport aux plus démunis.
Tous les dimanches à la sortie de la messe, ma grand-mère nous emmenait, ma sœur et moi, chez "Fécon" le pâtissier. Ma sœur prenait un éclair au chocolat et moi, un mille-feuilles. Nous étions "endimanchés" et c'est un bon souvenir. En récupérant la monnaie, ma grand-mère nous donnait une pièce à chacun, c'était vingt sous ou un franc si vous préférez.

Si j'étais heureux avec un franc d'argent de poche par dimanche, c'est aussi parce que mes copains disposaient de la même somme. Mais la place de cinéma la moins chère coûtait trois francs. Ce n'était pas pour nous.





Deux des cinémas de Batna

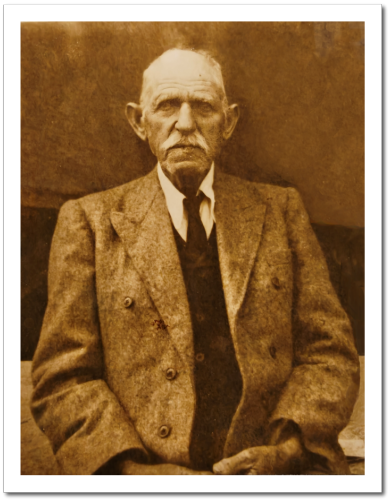
Les compensations étaient ailleurs, dans d'autres loisirs, essentiellement dans le "taouat" ce lance-pierres qui nous plaçait au niveau de "Zorro" et qui suscitait l'envie des enfants de familles aisées allant fréquemment au cinéma !



Ce n'est qu'après maintes requêtes ou maintes ruses, que ces enfants réussirent à sortir de leur condition d'assujettis, en échappant les uns après les autres à la "tutelle parentale", pour venir avec nous.

S'ils n'étaient pas riches, nos grands-parents se considéraient comme ayant les moyens de vivre correctement. En marge de leurs professions, ils avaient pu faire fructifier de petites économies en achetant des brebis qu'ils confiaient à un fermier. Les bénéfices étaient partagés en deux parts égales.

Mon grand-père était à la fois le plus tendre et le plus redoutable des hommes. Doté d'une santé et d'une force exceptionnelles, il n'éprouvait jamais le besoin ou le désir de montrer cette dernière qui lui permettait de faire face à n'importe quelle situation.
Ses extraordinaires yeux bleus, à la pupille infiniment petite, mettaient mal à l'aise quand il n'était pas satisfait. On ne pouvait vivre à son contact avec un quelconque poids ou secret sur la conscience. Ses yeux inquisiteurs nécessitaient d'être lavé de l'intérieur. Alors seulement, il était possible de ressentir la joie de se trouver à ses côtés.
L'exigence permanente de mon grand-père me prépara à vivre en société et fut un héritage inestimable. Elle me conduisit à me coucher le soir léger de coeur et d'âme, pour dormir tranquille, dans une sorte d'enchantement renouvelé pour moi, pendant plus de 60 ans.



Sylvestre Magnani

Ma grand-mère avait également les yeux bleus. Ses traits de caractère principaux étaient la bonté, la tendresse, la douceur, l'intelligence et la discrétion dans ses actions. Elle priait plus souvent qu'elle ne parlait et il me fallait donc prêter attention aux rares paroles prononcées.

Lorsqu'en 1939 le garde champêtre a annoncé, avec son tambour, la déclaration de guerre, ma grand-mère, c'était inhabituel, pleura. J'avais 13 ans et je lui dis "mais nous ne sommes pas responsables... et aucun de nous ne partira !". Elle répondit en me grondant "Comment peux-tu ne pas penser à ceux qui y sont déjà ! Pour toi, cela dépendra de la durée des événements... Je ne suis pas tranquille."



Exemple d'Avis à la population

Ce couple unissait des êtres qui se complétaient naturellement. Ils s'étaient épousés "pour le meilleur et pour le pire". Il est évident que ces gens-là ne trichaient en rien. Nous ne parlions jamais d'amour, mais les sentiments étaient là, d'une profondeur extrême, ils étaient presque palpables. Point n'était besoin de dire quoi que ce soit, de se regarder ou de s'embrasser, pour le ressentir.

"La comédie humaine" n'avait pas de place chez eux et l'hypocrisie n'a jamais franchi le seuil de la maison.

Des leçons que me prodiguait mon grand-père, il en est qui ont pris une place importante dans mon existence, surtout pour ce qui touche à l'ambition, à la manière de choisir sa voie, mais également pour des actes simples de la vie courante comme, par exemple, la manière de gérer son argent de poche.

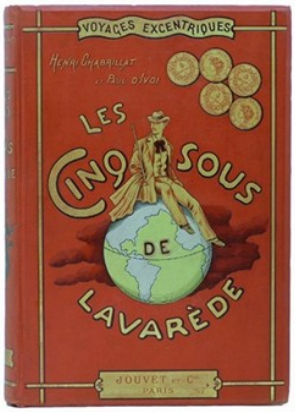
Voici la méthode choisie dans ce dernier cas : mon grand-père acheta une petite sacoche de cuir dont il découpa le rabat du haut qui servait de fermeture. Il fixa la partie basse derrière la porte d'un petit local qui nous servait pour jouer l'hiver. Ensuite, il nous prit à témoin en précisant que le montant maximum d'argent de poche qu'il pouvait s'octroyer chaque jour, s'élevait à un franc. Chaque matin, nous assistions donc au petit cérémonial consistant à déposer une pièce dans la poche de cuir. Après quelques jours, ostensiblement, il compta ses pièces et décida, nous dit-il, "d'aller en ville faire une manille". De là, il revint avec une petite bouteille de limonade qu'il nous donna, avant d'expliquer qu'il avait perdu sa partie de cartes et qu'il avait dépensé trois francs…
Ma sœur et moi, avons longtemps commenté l'inutilité des jeux d'argent ! Ce fut enregistré à jamais.

Je devais avoir entre cinq et six ans, lorsque mon grand-père me proposa, comme il le faisait souvent, "d'aller promener". Le prétexte était cette fois de voir si les tourterelles étaient arrivées. En effet, il était chasseur et observateur de la nature (j'aurais pu dire : nous étions…).
En général, mon grand-père gardait le silence, jusqu'au moment choisi par lui. J'avais l'habitude. Il faisait cela pour forcer mon attention. Nous marchions de conserve et j'attendais. Finissant par s'arrêter, il s'appuyait sur sa canne et se mettait à parler.



Avec son ironie caractéristique, il aborda les multiples facettes de la richesse matérielle. Il faisait apparaître, dans les exemples qu'il prenait, la dépendance de certains aux objets possédés. Il devenait très vite évident pour moi, que l'ambition devait se limiter à l'obtention de biens nécessaires au confort de l'individu ou de la famille, au sein de laquelle chacun des membres à son tour, suivrait le même objectif.
J'écoutais également une version des "défauts d'Arpagon"… pour arriver ensuite aux "cinq sous de Lavarède"…
(Pour les plus jeunes, Arpagon, le héros de Molière, symbolise l'avarice alors que les Cinq sous, roman de 1894 aujourd'hui oublié et alors concurrent du "Tour du monde en 80 jours" de Jules Verne paru en 1872, suggère que les sous investis produisent davantage que les sous économisés : une véritable ode à l'entreprise et à l'investissement).
Mon esprit s'empara alors du concept "Lavarède" : quoi de plus simple, quoi de plus plaisant, quoi de plus sûr, quoi de plus valable ?
Je compris également la différence entre une somme qui peut paraître grosse, mais qui va en s'épuisant, et un revenu qui peut paraître modeste mais qui se renouvelle à intervalles réguliers. Mon choix était fait.

Du même coup, je gommais à jamais de moi l'inquiétude de l'avenir.
J'étais toujours conscient d'être un orphelin, je savais que je serais seul, mais jamais perdu.
Par la pensée, il me suffirait de me référer à mon grand-père et d'adopter sa logique. Dès lors, je fus tranquillisé sur mon sort.
Le futur, si j'avais la chance d'en avoir un, trouverait sa solution dans la façon de ressentir et de considérer l'événement du moment.
Le principe des "Cinq sous de Lavarède" était la base vers laquelle il fallait que je me dirige sur le plan matériel.



C'est peu après, qu'arrive la troisième leçon que je considère comme étant importante.
C'était un soir, il faisait bon et le ciel était constellé d'étoiles. Il y en avait un nombre incalculable…

Après diverses explications concernant la voie lactée, le petit chariot, le grand chariot, etc… mon grand-père en vint à l'essentiel et je n'avais pas attendu pour rien, ce jour-là non plus.

Il me posa brutalement une question qui me sidéra : "as-tu peur de mourir ?"
"Oui, bien sûr."
"Moi aussi... mais peut-être avons-nous tort."
Puis il enchaîna, avec son sourire habituel :
"Vois-tu, toutes ces étoiles se trouvent dans l'espace, en mouvement, comme la terre elle-même. Ce sont des vaisseaux sans pilotes, régis par une force qui, le ressens-tu ?, échappe au pouvoir de l'homme. Parce qu'elle est démesurée par rapport à lui et à ses moyens, l'on peut supposer que cette force lui échappera toujours. Nous ne sommes pas à l'échelle de cette immensité, si bien que nous pouvons dire que nous sommes protégés par cette différence…
C'est parce qu'en proportion nous sommes minuscules et parce que notre vie est courte, que nous pouvons supporter de percevoir cet univers, que nous pouvons imaginer les grandioses catastrophes qui irrémédiablement auront lieu un jour, sans être pour autant pris de panique, car nous nous disons tous que cette fin ne sera pas la nôtre.



Mentalement, nous nous réfugions donc dans notre mort, comme s'il s'agissait d'une confortable porte de sortie nous permettant d'éviter le pire… Est-ce bien cela, la réalité ?
La perception qu'a l'homme de sa vie, est, que, dans le meilleur des cas et avec de la chance, il vivra centenaire. Mais penses-tu qu'il serait tellement bénéficiaire par rapport à celui qui n'aura vécu que quatre-vingt ans ?
Une fois les vingt dernières années passées, morts l'un et l'autre, ne sont-ils pas arrivés au même stade, au même état ?
Dis-moi lequel des deux tu envies ?
Nous rîmes alors tous deux !

De cette leçon, je gardais la force de faire face. Je conservais bien sûr le désir de vivre, sans rechercher les situations à risques, mais en étant débarrassé de toute appréhension : qu'importe d'être le premier ou le dernier... puisque vingt ans de plus ou vingt ans de moins conduisent au même résultat !
Ne devient-on pas un peu plus mûr lorsque l'on prend conscience de cette vérité ? Voilà une dimension nouvelle dans les attitudes que l'on pourra adopter face aux événements, puisque, si besoin est, l'on peut aller jusqu'au bout "du sacrifice".
Il n'en reste pas moins vrai que nul n'a le droit de gaspiller ou de détruire sa vie.

Pour ma part, je ne plains pas celui qui tombe alors qu'il a commis volontairement une imprudence gratuite ou qu'il a voulu épater.
Par contre, le devoir, l'honneur, l'amour de la patrie... peuvent à mes yeux fournir des raisons suffisantes pour faire don de son existence.
Si l'obligation morale d'en passer par là arrive à quelqu'un, j'admire le geste mais la conclusion me peine, m'attriste et je compatis.
J'estime par conséquent être un homme qui vit dans l'équilibre.
Je souhaite bien évidemment que les raisons que je viens d'évoquer, même les plus valeureuses, ne solliciteront aucun d'entre-nous et que notre préoccupation première sera de vivre dans la santé, le calme et le bonheur.

Soyons donc des hommes tranquilles, fiers et joyeux ; pour cela, il nous faudra nécessairement nous appuyer sur une certaine satisfaction de soi…
Que chacun forge son existence, sans excès, ce qui sera toujours mieux que d'être coincé, morose, renfermé, inquiet ou pleurnichard !

A cinq ans et quatre mois, je n'avais pas fréquenté les classes de "Maternelle". Mon grand-père avait compensé en m'inculquant un certain nombre d'enseignements : je savais en effet lire, écrire et compter.

Jusqu'à quel point ? Je ne pourrais le préciser, mais suffisamment pour que mon grand-père me conduise un jour à l'école primaire et demande au Directeur mon inscription dans son établissement…
Grand fut l'ébahissement de ce dernier, car mon grand-père soutenait qu'il fallait me faire débuter au cours moyen.
Le Directeur rétorquait que j'avais une année à faire en école maternelle et qu'il n'était pas possible de me placer d'emblée dans son école et encore moins dans la classe sollicitée.

Mon grand-père se montrait si sûr de lui, que l'enseignant finit par accepter de contrôler mes connaissances.
Le Directeur me fit monter sur l'estrade, devant le tableau, et me remit un bâton de craie.
C'est là que je pris très nettement conscience du fossé pouvant séparer les enfants des adultes. En effet, ni le Directeur d'école, qui attendait de voir, ni mon grand-père, qui s'impatientait, ne se rendaient compte que l'écueil, pour moi, n'était pas la division à quatre chiffres qui venait d'être posée, mais la découverte de l'écriture avec un bâton de craie... sur un tableau vertical !
La craie cassa, puis j'écrivis en faisant de tous petits chiffres ; en un mot, j'étais assailli de difficultés. Quelle épreuve !

Enfin, Monsieur le Directeur promit de saisir l'inspecteur d'Académie et je fus admis, non pas en classe de cours moyen mais en classe de début de primaire, en 6ème comme l'on disait alors.

Ce choix pouvait apparaître comme une sage décision mais ce fut une erreur.
Une grande erreur même, car jamais plus je ne m'employais vraiment ni ne m'investis entièrement.
J'aurais, c'est certain, continué à travailler si je m'étais trouvé "en concurrence" avec d'autres élèves.
Or, dans une classe de débutants, mon rôle se limitait souvent à promener une baguette sur le tableau pour faire lire mes camarades.
Au total, je ne fichais à peu près rien.

Cela dura jusqu'au cours moyen... où ceux de mon âge me rattrapèrent et je fis ensuite, presque en spectateur, une "scolarité normale".



Ecole primaire de garçons Jules Ferry de Batna

L'inscription figurant sur le fronton de l'école primaire de Batna (voir photo) était riche de promesses : "l'avenir des Nations est dans les écoles du peuple". L'on retrouve la même citation du Suisse Johann Heinrich Pestalozzi (1746-1827) sur l'école de Chedde-Centre à Passy, en Haute Savoie.

Il faut se rappeler du contexte pédagogique autoritaire qui se perpétua en France jusque dans les années 1970, fait de lignes à copier, de soufflets, de taloches, de coups de règle sur les doigts, de fessées, de stations debout, d'agenouillements, de bonnets d'âne et de retenues le midi, le soir ou le jeudi. Il faut également ne pas perdre de vue que le pouvoir des Maîtres rencontrait avant-guerre la totale approbation des parents. Il était d'ailleurs fréquent que les punitions scolaires soient suivies, dès le retour au domicile, d'une bonne raclée paternelle exprimant à la fois l'autorité parentale et une solidarité sans faille avec le corps enseignant.
Les pleurs étaient loin d'être calmés qu'un questionnement précis et énergique permettait aux parents de cerner les tenants et les aboutissants de l'évènement du jour. La confrontation s'achevait enfin par une démarche maternelle compatissante et apaisante.

Le résultat de cette cohésion était que les élèves sortaient du primaire, dans leur quasi-totalité, en sachant lire, écrire et compter.

Pour mémoire à ce sujet, le pédagogue Pestalozzi, disciple de Rousseau, voua sa vie à l'éducation des enfants pauvres et développa une pédagogie "moderne" basée sur le développement progressif de toutes les facultés : présenter l'aspect concret avant l'abstrait, le proche avant le lointain, le simple avant le complexe…
Le but était de favoriser la recherche de la liberté et de l'autonomie chez l'individu. L'enseignement s'adressait à la compréhension plutôt qu'à la mémorisation ; il faisait appel à l'intuition, à l'observation, à la découverte sur le terrain et à la création manuelle.

Pestalozzi fut naturalisé Français par un décret de l'Assemblée nationale en 1792 dans les termes élogieux suivants : "Considérant que les hommes qui, par leurs écrits et par leur courage ont servi la cause de la liberté et préparé l'affranchissement des peuples, ne peuvent être regardés comme étrangers par une nation…".
Des statues de ce pédagogue oublié sont érigées en Suisse, tant à Yverdon les Bains qu'à Zurich.



Statue d'Yverdon les Bains



Statue de Zurich

Avant de fermer cette parenthèse, plusieurs souvenirs refont surface, et notamment celui du jour où je revins en courant à la maison en état d'excitation extrême, car ce que j'avais vu était extraordinaire : une locomotive sur la route ! La fessée donnée par mon cheminot de Grand-père fut à la hauteur de ma découverte et correspondait alors à la réponse qui s'imposait face aux élucubrations.
Ce n'est que des années plus tard, que j'eus l'explication : il ne s'agissait pas d'une locomotive, mais d'une locomobile !



Une locomobile

Je me souviens également parfaitement du jour où avec des copains nous sommes partis nous amuser du côté de l'ancien mur d'enceinte de la ville de Batna. J'entendis du bruit sur l'autre versant de la muraille et me précipitai pour voir à travers une meurtrière. Mal m'en a pris, car je reçus une motte de terre dans un oeil : d'autres gamins jouaient en effet de l'autre côté.
Mon oeil ne tarda pas à enfler et mon retour au domicile s'annonçait mouvementé. En effet, je fus accueilli par une taloche magistrale de mon Grand-père avant d'être soigné par ma Grand-mère. Je ne conservai heureusement aucune séquelle au point d'impact du projectile. Comme au judo, le second choc a sans doute atténué l'effet du premier !

Autre souvenir formateur, incitant à l'observation et à la retenue, ce jour où avec des copains nous sommes arrivés en petite bande sur l'un des terrains vagues où jouaient déjà des enfants un peu plus âgés. Il avait plu et de grandes flaques subsistaient çà et là.
Nous nous sommes approchés et l'un d'eux s'est mis à brandir à l'horizontale un bâton juste devant l'un d'entre nous. Dans un geste réflexe ce copain en empoigne l'extrémité… qui avait été soigneusement enduite d'excréments !

Mais c'est vers mes quatorze ans que je connus une grande expérience de vie.

J'avais enfin pu aller au cinéma. Je ne fus cependant pas enthousiasmé par les ombres chinoises, un peu évoluées, qui défilaient à l'écran ; mais je découvris de quoi il s'agissait et j'accédai ainsi au "niveau commun" des connaissances de l'époque. Il faut le dire, les actrices étaient de jolies femmes et les techniques de séduction employées par les acteurs, dans leur jeu, me paraissaient assez au point ; en définitive, celui qui avait été choisi pour arriver au but, était celui dans lequel la plupart des spectateurs se voyaient. Les spectatrices, elles aussi, choisissaient le même ; ainsi, rien qu'à partir de ces éléments, l'histoire paraissait belle et sublime…

Après discussion avec mes copains, je m'aperçus que tous paraissaient imprégnés du film, au point d'assimiler ce qu'ils avaient vu à la réalité. Ils étaient même entrés dans le rôle de l'acteur principal et s'offusquaient de toute critique à son encontre. Je compris alors qu'il faut parfois conserver pour soi son opinion… mais le peut-on toujours ?



Cinema Le Casino à Batna

Le cinéma était aussi un complément réel à l'enseignement, par son ouverture sur le monde et par la découverte visuelle d'autres lieux peuplés, aménagés et urbanisés, pas toujours avec bonheur :
Au niveau de notre société et de nos pays européens, dans notre culture comme l'on dirait aujourd'hui, l'enseignement des mathématiques et des sciences qui en découlent ou qui s'y trouvent liées, pèse à l'évidence sur notre soif d'atteindre des résultats aussi proches que possible du cent pour cent.
Mais l'homme doit-il passer sa vie à compter et à bâtir sans relâche, et seulement à ça ?

A mon sens, la saturation urbanistique devient d'ailleurs le plus grand des maux, tant avec des logements qu'avec des usines.
Ce développement non maîtrisé est calqué sur ce qui se fait, beaucoup trop et mal, ailleurs. Ne faudrait-il pas structurer nos campagnes grâce à l'aide des services des Eaux et Forêts (administration fort ancienne créée par Ordonnance du Roi Capétien Philippe II Auguste en… 1219 !) ?



Non seulement des emplois pourraient être fournis à de jeunes couples qui s'occuperaient réellement de la nature, la protégeraient, empêcheraient les pollutions, les incendies et autres exactions ?

Une nouvelle politique de la chasse pourrait être mise en place. Une action touristique forte pourrait faire du midi de la France un rendez-vous européen voire mondial du tourisme nature, à l'instar de la rentabilité du secteur de la neige. Pourquoi donc viser sans cesse et uniquement les secteurs soumis à la concurrence internationale, alors que nous possédons des sites et des productions locales, qui sont des atouts sans concurrence alors même que notre système social ne nous permet pas, au niveau mondial, d'être des concurrents compétitifs… Fournissons donc ce qu'il nous est possible de fournir… en exclusivité !

A mon humble avis, nous aurions alors la meilleure place… et les plus gros revenus. La France serait et resterait, pour le reste du monde, le rêve et le paradis ! Excusez-moi, mon optimisme déborde !

Cette parenthèse fermée, les incidences du cinéma sur ma vie ne s'arrêtent pas là ; à l'époque, la diffusion des films était en effet précédée par des "actualités cinématographiques", qui étaient très regardées.



Dans un de ces reportages, il était question de jeunes de mon âge que l'on nous montrait dans diverses activités ; ils me paraissaient être ensemble, libres et déjà inclus dans une vie d'adultes. Ils étaient un peu comme des "louveteaux" qui se seraient pris en charge ; ils paraissaient vivre une aventure simple mais attirante, surtout parce qu'elle semblait faire "brûler les étapes". J'avais je pense, au fond de moi, le profond désir de découvrir, une curiosité pour tout ce qui se plaçait hors de mon petit univers trop étriqué. Il me semblait que la préparation à la vie adulte était bien longue…
Petit et maigre, je voulais sortir et en sortir ; il me semblait qu'une certaine forme d'action physique pratiquée dans la nature, m'aiderait à forcir.

Au fond de moi, je ne doutais pas. Je pris donc la décision de fuguer…

Et je fuguai pour devenir "Compagnon de France", mouvement associatif fondé en août 1940 et fédérant tous les mouvements de jeunesse de l'époque. Placé en concurrence avec le STO (Service du Travail Obligatoire) créé en février 1943, les "Compagnons de France" furent dissous par le régime de Vichy en janvier 1944.



Quand j'arrivai au siège de l'organisation, 3 rue Nungesser et Coli à Alger, mon premier contact se fit avec des "Chefs" costauds et biens bâtis que j'aurais admirés s'ils n'avaient de suite tenté de m'impressionner par des attitudes surfaites de matamores. Le résultat fut inverse à celui qu'ils espéraient : pour moi, ces "Chefs" n'avaient pas tellement confiance en eux.

Mais par opposition et par ma seule présence, je me sentais exister : c'est bête, mais c'est bien cela. Plus jeune qu'eux, je n'avais pas à sauver des apparences ; mon avenir était dans ce que j'allais pouvoir faire, à commencer par... forcir !

Ce fut, à cette époque de ma vie, mon objectif unique quoiqu'il ne me vint jamais à l'idée de faire tous les matins des mouvements répétitifs pour sculpter mon corps. Non, ce qui me paraissait être l'idéal, était de garder un aspect modeste tout en détenant le plus grand "capital force" que l'on puisse avoir.

On m'envoya au Centre de tri et d'orientation, dans le domaine agricole de la Trappe, vers Staoueli, à l'ouest d'Alger.





La Trappe : entrée principale et salle de conditionnement des raisins Chasselas

Je refusai aussitôt de travailler dans les vignes et demandai à devenir bûcheron.

Je fus alors transféré à Ben Chicao, entre Medea et Berrouaghia, à plus de 1 000 mètres d'altitude. Notre cantonnement se trouvait à l'entrée d'une mine désaffectée. Les bâtiments étaient occupés par les services administratifs et par les logements des encadrants. Les Compagnons, dont je faisais partie, logeaient dans des abris construits de part et d'autre d'une voie ferrée en bon état mais non utilisée, dans l'unique tunnel de la mine.

Nous dormions dans des lits métalliques, genre lits militaires. Nous n'avions pas de draps mais les couvertures étaient chaudes. Il fallait être torse nu et notre pantalon de pyjama léger, appelé "flottant" nous servait aussi pendant la journée. Une fois par semaine, nous avions une veillée avec chansons, histoires et vin chaud. Une fois par mois, nous devions participer à une marche de nuit sur route, avec sac à dos.

Notre temps se répartissait de la manière suivante :

Le matin nous étions réveillés par un bref mais strident coup de sifflet. Il nous fallait bondir hors du lit, courir nous ranger dans la file qui se formait. Nous allions dehors, dans le frais matin, au pas de gymnastique. C'était ensuite une séance de décrassage basée sur la méthode "Hébert", le créateur de l'éducation physique naturelle et l'inventeur du "parcours du combattant" : au coup de sifflet, couchez-vous, au coup de sifflet, debout, au coup de sifflet, courez, etc…

Au retour, les tuyaux de douches installés dehors laissaient échapper des jets d'eau chaude, sous lesquels nous passions avec plaisir, malgré le froid ambiant. Je dois insister sur le fait que cette pratique était extraordinaire et nous procurait un bien être certain. Dans les mois les plus froids, il fallait casser les stalactites de glace qui pendaient des pommes de douche… mais nous ne souffrions pas du froid, pas le moins du monde !



Forêt de Ben Chicao

Ensuite, nous rentrions faire nos lits et nous habiller. Puis il y avait le rapport où le travail était distribué après le lever des couleurs, autrement dit, après qu'un drapeau français soit élevé en haut d'un mât. Suivait un rapide petit-déjeuner avec un café, une tranche de pain et selon les jours, un oignon ou une sardine à l'huile. Jusque-là, rien à dire ; c'était rustique mais ça respirait la santé !

Puis nous allions à notre travail de bûcheron, c'était parfait. Nous n'avions cependant pas que des chênes à abattre. Les genévriers étaient moins dociles et ensuite il nous fallait faire place nette, c'est à dire débroussailler. Cela me plaisait moins : les petites branches et les racines forment parfois ressort et fouettent l'agresseur. L'on en vient difficilement à bout et le résultat est lent à se montrer. Par temps humide, dans le brouillard… on attrape mal ! Je finis par avoir la fièvre, je toussais beaucoup, mais je n'étais pas le seul… ce qui motiva une visite du grand Chef dans les chambres :

" Je vais vous soigner, moi !".
Mon lit était le premier à côté de la porte… Je vis le grand Chef sortir, puis revenir accompagné de deux autres gradés qui s'étaient jusque-là tenus à distance (je sais maintenant que le plus important pour les adjoints modernes est de se montrer le moins possible… prenez rendez-vous… tout l'inverse des démonstrations de valeur et de savoir qui faisaient antérieurement monter en grade).

Les deux gradés portaient un chaudron fumant dans lequel une pâte épaisse, composée de farine de moutarde délayée dans de l'eau, se gonflait et laissait éclater d'énormes bulles dégageant de gros jets de vapeur.



Sur un signe du grand Chef, les deux subordonnés à l'avenir prometteur posèrent le chaudron et se placèrent de chaque côté de mon lit en me demandant de me retourner. Ayant apprécié le danger, j'amorçai le geste tout en essayant d'écarter, des pieds et des poings, mes infirmiers du moment. Je réussis à les occuper un bon moment, le temps de voir des copains changer de lit... il y a toujours des resquilleurs !

Au final, je fus pris sous les bras et je dus m'avouer vaincu. Je ne savais pas que la farine de moutarde gardait la chaleur si longtemps et lorsque l'on m'en versa sur le dos, je faillis m'évanouir et j'eus mal jusqu'au devant de ma poitrine !
Mes copains crièrent beaucoup et s'agitèrent si bien qu'ils s'en tirèrent sans trop de dommages ; moi, le lendemain, je restais collé à ma couverture. La bronchite était totalement guérie, certes, mais le remède m'avait donné une fièvre de cheval.
Je restai deux jours dans cet état. Les copains venaient voir et s'en allaient sans parler…

Quand la fièvre se mit à baisser, le grand Chef revint me voir. Il avait entre-temps fait installer une infirmerie dans un des bâtiments et avait ainsi permis à l'un d'entre nous de devenir infirmier : à nos âges, c'était une vocation concrétisée dans un temps record ! L'on m'avait installé dans une grande salle dans laquelle j'avais du feu, rien que pour moi !

Ce grand Chef était peut-être médecin ? Il examina l'évolution de mes plaies. C'était, me dit-il, "très sain", malgré une forme de gros papillon dont les ailes se seraient déployées, à hauteur de mes omoplates, de part et d'autre de ma colonne vertébrale !
Il m'expliqua qu'ayant vécu en "Oubangui-Chari" (partie méridionale-Est de l'actuelle République Centrafricaine), il connaissait un remède idéal, mais, me prévenait-il, il ne fallait pas que le médicament arrive accidentellement à ma bouche… sinon, j'en périrais !

Je pensais alors qu'il avait dû soigner… des éléphants ! Le remède qui me fut finalement appliqué était un mélange, pour moitié, de pommade Reclus (chlorure mercurique, phénol, salicylate de phényle, iodoforme, antipyrétique, acide borique, alcool à 60 degrés et vaseline, d'après ce que j'ai appris lors de la rédaction de ce livre) et pour moitié... d'arsenic ! C'était la recherche de ce dernier composant qui avait pris du temps : voilà pourquoi j'étais auparavant simplement tamponné au mercurochrome.



Toujours est-il, qu'en quelques jours ma peau se mit à repousser. Je voyais dans une glace mes plaies meublées de protubérances, un peu comme... les tapis de caoutchouc des salles d'eau. Je pus ensuite me lever pour m'exposer au soleil, comme une bête blessée ! J'en profitais pour bronzer un peu mais il devenait de plus en plus évident que je conserverais toute ma vie des cicatrices de cette aventure !

L'on m'envoya enfin en permission, et, bien entendu... je m'abstins de revenir chez les Compagnons.

Personne ne me réclama… Je retournai donc à l'école.

Je fréquentai l'Ecole Primaire Supérieure (E.P.S.) de Batna, qui se modernisa et devint le Collège de Batna. Ce n'était pas un Etablissement professionnel, mais l'on pouvait, plutôt que suivre des cours de musique par exemple, opter pour l'apprentissage d'un métier. Ces enseignements étaient dispensés en parallèle de la scolarité normale.





Ecole Primaire Supérieure de Batna (Collège de Batna)

Il faut dire qu'à mon retour à la maison, mon Grand-père avait tiré la leçon de mon escapade, et il en était manifestement arrivé à penser... qu'il fallait m'occuper !

A l'été, il m'avait donc proposé de partager mes vacances en deux parties égales :

Je pourrais m'amuser librement pendant une de ces périodes, l'autre devant être consacrée à l'apprentissage d'un métier ; le métier choisi fut celui d'armurier ; j'allai donc à trois reprises à l'armurerie militaire du camp de Batna, pour y découvrir les armes militaires et pour y pratiquer des montages, démontages, nettoyages, graissages, rangements… Le Ministre de la Marine de l'époque, qui effectuait une visite de l'école du camp, m'adressa même ses félicitations !

Avec d'autres élèves, j'allai ensuite passer le C.A.P. de menuisier à Constantine, où je réussis comme numéro un du Département sur une épreuve imposée assez difficile consistant à créer à partir de planches brutes, un plateau de table rond composé d'une demi-douzaine de tranches devant s'assembler à la perfection.



L'on me demanda alors de revenir pour concourir pour une mention, mais comme aucun de mes camarades n'était invité... je refusai !

De ma courte formation et des épreuves de mon C.A.P. je retins le principal : pour réaliser une pièce, seule importe la précision du trait.
Dans le cas d'une mortaise par exemple, il faut ouvrir les parties femelles sur le tracé et découper les parties mâles très légèrement à l'extérieur du trait. En effet, la légère souplesse de la matière permet d'emboîter le tenon, sans qu'un "jour" n'apparaisse.

Voilà l'essentiel avec bien entendu, une indispensable attention à porter à son travail et une maîtrise des gestes permettant de donner des coups de scie longs et droits.

Par la suite, j'allai poursuivre ma scolarité dans la ville de Constantine (Qacentina aujourd'hui), au Collège moderne de garçons du Coudiat où "l'admission des nouveaux élèves se fait par examen".

Le jour dit, je mis un porte-plume dans ma poche et je pris pour brouillons quatre feuilles de papier que j'enroulai pour les porter. Une semaine plus tard, malgré mon manque de conviction, mon nom était affiché à la porte du collège ; avec quatre ou cinq autres, j'étais admis. C'est là que je poursuivis quelque temps mes études jusqu'à ce que le désir de venir découvrir la France métropolitaine ne s'empare de moi.



Collège moderne de garçons du Coudiat à Constantine

Chapitre 2 : la guerre

Arriva finalement un moment où ma faible motivation rencontra les événements importants qui se préparaient à cette époque : la France était occupée et le Général De Gaulle avait lancé son appel. En Algérie, les Américains avaient débarqué et le climat général était très particulier.

Je pris alors une décision que je ne pouvais reporter trop longtemps : je souhaitais participer au cœur de l'actualité.
Je me présentai à un examen "d'Enfants de troupe". L'examinateur se contenta de me lire toutes les "Citations" obtenues par mon père à Verdun ! Je ne connus jamais le résultat de cet "entretien" et ne pus donc entrer dans ce corps.

Mes sentiments patriotiques me poussaient toujours et immanquablement à participer à la libération de la France.
Je voulais en être !
Je me rendis donc à la Gendarmerie pour remplir un imprimé d'engagement dans l'Aéronautique navale. Ce document devait être signé par les parents car je n'avais que dix-sept ans, la majorité de l'époque étant fixée à vingt et un ans.

Mais, en 1943, avec le décès récent de ma Grand-mère Isabelle, c'est mon Oncle Jean Magnani qui avait pris le relais de mes grands-parents. Il refusa de signer !
Je dus faire une seconde tentative pour le convaincre, mais des changements dans les besoins des armées contrarièrent mes plans.
Je rejoignis donc le 33ème Escadron mixte du Train, à Fez, au Maroc, pour y faire mes classes !



Insigne du 33ème Escadron mixte du Train

Très rapidement, je commençai l'apprentissage de la conduite. Après quelques jours, je fus convoqué par le Chef de corps. Il m'annonça de but en blanc que je devenais moniteur de conduite automobile pour les nouvelles recrues ! A ma remarque sur le fait que je venais juste de commencer à apprendre et que je ne savais pas suffisamment conduire, il me fut répondu "apprendre aux autres est le meilleur moyen d'apprendre soi-même". En effet, cela se vérifia. Je n'eus aucune difficulté pour apprendre et je retins la leçon.

Afin d'accélérer au maximum les formations, des méthodes originales étaient employées. Le défi principal étant de trouver un langage commun universel pour se faire comprendre de soldats, souvent analphabètes, venant des fins fonds de l'Afrique équatoriale, du Maroc, voire d'Indochine, et s'exprimant dans de multiples langues ou dialectes totalement ignorés des Européens.
Ainsi, pour l'apprentissage de la marche au pas, les chaussures Rangers gauches étaient sommairement peintes au blanc de chaux et le traditionnel "gauche, droite, gauche, droite…" était remplacé par "blanco, negro, blanco, negro…"
C'était aussi très pratique pour l'enseignement de la conduite, notamment pour indiquer le moment où la manoeuvre de débrayage s'imposait !

Le jour vint où un certain nombre de soldats de la caserne furent désignés pour faire partie de la 2ème Division d'Infanterie Marocaine, créée en mars 1943 et dont la mission était de faire campagne en France.





Affiche et insigne de la 2ème Division d'Infanterie Marocaine (étoile et cigogne Cherifiennes)

N'ayant pas été choisi, je demandai à être reçu par le Colonel commandant la caserne. Je lui indiquai "qu'engagé volontaire pour la durée de la guerre, je tenais à faire ce pourquoi j'étais venu". Le résultat fut que l'on me mit aux arrêts en prison militaire !

Heureusement, la sanction ne dura que quelques jours et je fus envoyé avec les soldats désignés antérieurement.
Il faut dire que, de longue date, j'avais gardé en mémoire les conseils de copains qui avaient suggéré de paraître plutôt désobligeant à certaines occasions pour en tirer profit. Ce fut le cas cette fois-ci.

Après avoir perçu le matériel américain et troqué nos oripeaux pour des tenues pratiques et seyantes, nous rejoignîmes Oran en Algérie. Dans un premier temps et pour une courte période, nous avons été cantonnés au stade Alenda construit en 1927 et pouvant recevoir 5 000 personnes (devenu stade Vincent Monréal en 1948, après agrandissement à 20 000 places dont 6 000 couvertes).

Les Américains nous apprenaient à utiliser puis à démonter, remonter et entretenir les mitrailleuses "12,7" (Browning M2HB) qui équipaient la plupart des Dodges "six roues" disponibles.



Nous faisions également de nombreux exercices d'embarquement et, quelques semaines après notre arrivée, nous avons été transférés dans ce qui s'appelait une "zone d'attente", à une vingtaine de kilomètres du centre d'Oran : c'était, dans vingt centimètres de poussière ocre, un désert de la soif situé à proximité de Assi Ben Okba (aujourd'hui Hassi Ben Okba).

Après quelques jours, nous sommes revenus au stade Alenda. Une nuit suivante, nous avons conduit les camions sur les quais de la base navale afin qu'ils puissent être embarqués. Tous les conducteurs sont ensuite revenus au stade.
Ce n'est que le surlendemain, dans la seconde partie de la nuit, que nous avons été transportés en camions jusqu'à Mers El Kebir où des radeaux nous attendaient. Tractés par des remorqueurs, nous gagnâmes le large. En effet, les bateaux transporteurs de troupes et de matériels, les "Liberty ship" américains, restaient en attente au large et étaient invisibles de la base navale.





De près, ils étaient pourtant impressionnants : massifs et hauts, dominés par un aéronef gonflable appelé "saucisse" à cause de sa forme et retenu au bateau par un gros câble. Ce ballon était sensé empêcher le piqué d'éventuels avions agresseurs. Je découvrirais par la suite une autre protection, marine cette fois : chaque bateau était doté de filets dont le rôle était d'empêcher les mines de toucher la coque.





Ce jour là, la mer paraissait noire. Elle était assez agitée et le radeau se rapprochait jusqu'à heurter le flanc du bateau, puis s'en éloignait, par saccades. On nous lança une échelle de corde…

Je ne savais pas nager et j'étais sujet au vertige.

De plus, notre barda était impressionnant avec le fusil et sa baïonnette, soixante cartouches, la gourde, le casque lourd sur la tête, la capote tout temps sur les épaules et, dans le dos, le havresac bourré notamment de la traditionnelle demi-toile de tente et de ses piquets en bois...
Je vis un avantage à passer le premier : je me sentirais plus à l'aise avec les autres dessous. Aussitôt pensé, aussitôt fait, je bousculai un peu les autres (pardon, les copains !) et j'attrapai cette échelle de corde à la fois épaisse et souple.
Je me lançai. Mon calcul fut mauvais car l'échelle rejoignit la coque du bateau alors que, dans le même temps, en dessous, le radeau s'en éloignait. Mais j'étais venu pour ça et je devais monter. Je forçai et montai en oscillant comme un pendule, mais je montai.
Au bastingage, un Américain et un Anglais désignés pour cette corvée, me prirent à bras le corps et m'aidèrent à passer sur le pont.
"Merci messieurs !". Pourquoi deux nationalités différentes ? Tout simplement parce que toutes les unités avaient été divisées pour la traversée : chaque section alliée se trouvait donc affectée à un bateau différent.

Nous restâmes cinq jours et six nuits en mer. La mer était mauvaise et nous étions le plus souvent allongés sur le pont, balancés d'avant en arrière dans un mouvement perpétuel. Sur le pont, les pieds dirigés vers l'avant du navire (la proue pour les marins !) nous nous voyions tomber vers la mer avant qu'un bruit sourd et qu'une formidable gerbe d'écume annoncent le début de notre basculement vers la poupe et le défilement lent du ciel.



Nous aperçûmes enfin les côtes de France. La FRANCE ! De loin, dans la brume d'un matin calme, c'était déjà si beau, presque irréel… Quelle indicible émotion !

Découvrir le pays d'où étaient partis les ancêtres, côté paternel s'entend : Nicolas Gozillon, mon arrière grand-père né le 24 septembre 1818 en Lorraine, à Rembercourt sur Mad commune rurale du département de Meurthe et Moselle. Marié avec Marie Paraire (à Bône 4ème ville d'Algérie - aujourd'hui Annaba) en mai 1848, ils eurent un fils Auguste en janvier 1849.



Départ de Métropole : Rembercourt sur Mad



Arrivée en Algérie : Bône

Découvrir enfin mon pays, ma patrie. Voilà une joie personnelle qui se savoure...

Le navire devait s'y connaître et nous avait sans doute pris en amitié : il ralentit et nous amena sans hâte, comme pour faire durer ce moment particulier… Nous voilà maintenant dans la rade douce et ensoleillée de Saint-Tropez... Objets flottants animés, que vos attentions sont délicates…

Hélas, la réalité nous rattrapa dès le débarquement : trois malheureux Marocains venaient d'ouvrir la liste des victimes du jour, après s'être intéressés de trop près à une nourrice d'essence qui semblait abandonnée...

Nous allâmes d'abord nous installer dans un campement situé en dessous de Cogolin. Quelques missions ponctuelles nous conduisirent dans les quartiers en ruine de Toulon, puis les transports s'organisèrent : le Commandement affecta à chaque chauffeur un aide-chauffeur et un camion et nous fûmes cantonnés à Laure, un quartier de Gignac la Nerthe, petit village à partir duquel nous allions chercher de l'essence à Marignane, aux raffineries de Lavera.
De là, qu'il était beau ce grand bateau en construction qui n'avait pas encore reçu son infrastructure supérieure, mais qui, tel un monument dominateur, imposait sa masse à l'étang de Berre.
"C'est un bateau français", dis-je à mon aide-chauffeur marocain, en pensant défendre ainsi la réputation de mon pays. Mais au fond, nous nous sentions un peu écrasés : le matériel américain, c'était bien, mais nous aurions préféré le nôtre ! Hélas, nos dirigeants avaient commis quelques petites erreurs…

Toujours est-il que nous transportions de l'essence. Elle était destinée aux chars qui bataillaient sur le front. Il fallait coller à l'avancée de la 1ère Division Blindée. Pas de grandes complications, mais quelques souvenirs :



Transvasements d'essence

Il arrivait que les chauffeurs disposent de temps entre les missions. L'occupation principale consistait à se mesurer entre nous. Dans la vallée du Rhône, les routes étant bordées de platanes, le jeu consistait à prendre de la vitesse, à tirer le frein à main tout en braquant le volant pour passer entre deux arbres. Les sensations étaient garanties !
Mais cette distraction nous fut interdite après qu'elle ait fait plusieurs morts. C'est le paradoxe de la guerre : une partie des soldats meurent à la suite de simples accidents.

Nous avons passé le Rhône à Avignon sur le tablier effondré du pont, par endroit submergé par le fleuve.
La sortie de la ville d'Orange, après l'Arc de Triomphe, s'est faite en évitant une colonne entière de véhicules allemands, complètement calcinés, qui avaient été cloués sur place par l'aviation américaine.

Après Lavera, nous allions chercher l'essence à Laragne au dessus de Sisteron. Notre nouveau campement était installé dans un champ, sur la route des Alpes. Ensuite, ce furent les villes de Gap, Grenoble, Voiron, Bourg en Bresse, Lons le Saunier, Dôle…

Un matin, on me désigna comme "conducteur de 2ème classe, chef de convoi". Je fus immédiatement en charge de quatre camions Dodge 6x6 pour un transport de… caisses de sel !



Ces caisses contenaient des petits sacs de sel de 5 kg. La mission consistait à se rendre dans un petit village dont j'ai oublié le nom, pour y attendre un Officier venant d'une autre unité, lequel nous donnerait d'autres instructions.
Une fois arrivé, je profitai de l'attente pour réunir les quelques boîtes de "beans" que j'avais stockées. En effet, la consommation trop importante de légumes en conserve nous occasionnait des problèmes de gencives. Je me rendis donc avec ces boîtes, dans le petit restaurant du village où la patronne accepta de me donner, en échange, un repas composé de légumes frais.
Je me mis à table mais, un moment plus tard, on vint me chercher : l'officier était là.

Il faut d'abord savoir que dans nos camions, le principal risque venait des mines parfois enfouies dans la chaussée et dont l'explosion se déclenchait au passage du poids-lourd. Les Marocains en avaient une peur bleue, car la plupart étaient chauffeurs en second et occupaient donc la place du passager avant, qui n'était pas protégée car le coffre situé sous le siège passager était vide.
A l'inverse, des chaînes destinées à servir en cas de boue ou de neige étaient rangées dans le coffre situé sous le siège du conducteur. Elles le mettaient relativement à l'abri, au moins pour les blessures les plus redoutées des jeunes soldats que nous étions alors : celles touchant les parties génitales. Les ordres étaient stricts : toutes les chaînes devaient se trouver sous le siège du chauffeur. Des inspections pouvaient être réalisées et des sanctions prises.
J'avais donc, pour éviter que l'on me vole les chaînes du camion qui m'était affecté, acheté naïvement un cadenas à cinq chiffres et verrouillé le coffre conducteur. Le code choisi était "33333". Seul mon Aide-Chauffeur était au courant.

L'Officier demanda à faire le tour des véhicules. Dans les trois autres camions que le mien, des caisses contenant des sacs de sel avaient été ouvertes. L'Officier fit donc ouvrir les coffres : dans chacun des trois coffres des passagers avant, étaient soigneusement rangés quatre sacs de sel. Au tour de mon camion : bonne nouvelle, le coffre de mon Aide-Chauffeur était vide.
Hélas, après avoir ouvert en toute confiance le cadenas de mon coffre… j'y découvris quatre sacs de toile blanche sur lesquels on pouvait lire en lettres de dix centimètres de haut : "salt".

L'affaire était mal engagée pour moi.

Devais-je dire la vérité pour me disculper mais me fâcher avec ceux avec lesquels j'étais venu d'Afrique ? Les dénoncer, être le faux-frère ? Et bien non, je fis le choix de la solidarité et de ne rien dire. Je serais tributaire des suites.

Elles arrivèrent très vite et je fus muté dans un peloton de "D.C.R." autrement dit, un "Détachement de Circulation Routière" commandé par un Adjudant-Chef qui m'envoya de suite en stage, à Appenans près de L'Isle sur le Doubs.

Au cours de ce stage, je me familiarisai avec la façon de procéder pour passer des messages radio en phonie ainsi que pour réaliser des épissures sur les fils téléphoniques.
Car ces fils doivent être souvent réparés : ils sont coupés dès qu'éclate un obus à proximité. C'est un travail qui présente quelques risques, c'est sûr, mais l'on s'habitue à tout et le risque s'accompagne parfois de moments récréatifs.
Ainsi, après une très importante préparation d'artillerie, avec des canons de 155 qui tiraient derrière nous, nous pûmes voir, une fois la nuit tombée, le paysage alentour totalement et sublimement éclairé par le halo rouge des fûts brûlants.

C'était en outre réconfortant de sentir et d'évaluer, aux vibrations de l'air, les quantités de ferraille qui nous passaient au dessus de la tête.
Nous avions une meilleure place que ceux d'en face, bien sûr. Les pauvres gars… oui, mais nous, nous étions chez nous et eux n'avaient qu'à rester chez eux !

Ayant sans doute donné satisfaction sur le plan de l'apprentissage, l'on m'affecta sur un Dodge quatre roues équipé d'un poste radio.
C'était l'unique véhicule équipé de la sorte.



Dodge 4x4 WC-54 équipé radio

Certains copains, eux, avaient des motos "Harley Davidson" et de beaux ceinturons de cuir, d'autres des "Snow-boots" et des brassards réfléchissants verts et blancs, pour indiquer le chemin aux chars et véhicules se trouvant en pointe.



Harley Davidson WLA

L'Adjudant-Chef m'expliqua que nous allions travailler ensemble. Il me fournirait, à partir de ce moment, des messages chiffrés que j'aurais à transmettre à chaque carrefour, à chaque pont, à chaque village que nous atteindrions. De plus, toutes les heures, je devais établir le contact avec au moins un des trois postes, qui, dans l'attente de nos messages, seraient à l'écoute. Il y avait trois postes parce que la portée du nôtre pouvait être réduite par des obstacles naturels, collines par exemple, et qu'il faudrait si besoin monter la grande antenne, etc…
Très vite, je ressentis une grande admiration pour mon Adjudant-Chef qui m'empêchait souvent de commettre des imprudences. Mon âge, mon caractère, ne me poussaient pas assez à la méfiance : ainsi, il s'en était fallu de peu que je ne touche une paire de bottes bien cirées qui était exposée bien en vue... Il m'en montra un mince fil d'acier, qui, étiré, aurait causé ma perte. Il m'empêcha aussi d'entrer dans une maison isolée d'où le service de déminage retira, un moment après, trois grosses mines "anti-char".
Quand le sol se révélait suspect, il s'en apercevait à de minces détails... J'avais donc confiance dans ses décisions et je n'aurais pas donné ma place pour un empire !
Il venait du Maroc et sa femme était originaire de Belfort. Il devait sans doute avoir des parents dans cette ville et était impatient d'y arriver.

Mais Belfort était âprement défendue par les Allemands et l'avance des alliés était lente. Les morts allemands jonchaient les routes et leurs abords. C'est à l'approche de Belfort que j'en ai vus le plus.
Bien que prioritaire, le ramassage des blessés alliés était même suspendu du fait que les véhicules affectés à cette mission ne suffisaient plus. Alors, pour les Allemands…
Les ambulancières, elles, forçaient l'admiration de tous. Elles faisaient naître chez nous le sentiment que, Français, nous ne pouvions nous trouver ailleurs. Il fallait être là, c'était notre place. J'en étais, pourquoi ne pas le dire, heureux et fier !
Vive la paix, bien sûr, mais pour l'homme qui se respecte, la paix peut être pire que la guerre. Pour l'heure, nous n'étions pas responsables de tout ça. Comment donc en finir, sinon en aidant à remettre les choses en place !
Libérer la France, il n'y avait rien d'autre à faire.

Dans les jours qui suivirent, à partir d'Héricourt, au sud-ouest de Belfort, nous montions par une petite route de campagne.
A droite, dans les champs, des chars "France d'abord" avançaient, portant chacun un logo formé d'un losange blanc orienté verticalement et inséré dans un rectangle aux contours blancs. Les parties situées entre losange et rectangle, de forme triangulaire, étaient peintes alternativement en bleu et rouge.



Char Sherman M4 "France d'abord" exposé à Belfort

En face, un bois. A gauche, l'entrée d'un village.
A peine à l'entrée de Châlonvillars, une volée de balles traçantes passe juste au dessus de nos têtes. D'un coup de volant, je me colle près de la première maison, à l'abri d'un muret qui masque en partie un petit tas de fumier. Une jeune femme ouvre une fenêtre, s'étonne que nous soyons français (ça s'est produit souvent !) et nous propose du café. L'Adjudant-Chef la renvoie à sa cave et me prépare un message. En commençant la transmission, j'aperçois un avion "Piper" qui évite les coups en se balançant dans le ciel au milieu de petits nuages noirs qui marquent, tout autour de lui, les endroits où les obus éclatent. Il n'est pas à la fête, le pilote, mais comme un as il continue de repérer les pièces ennemies et renseigne les chars pour diriger leurs tirs.
L'Adjudant-Chef me demande de suspendre le message et de rentrer dans le village. Puis il ajoute, comme s'il se parlait à lui-même : "Demain, nous serons à Belfort…"

Je dépose le micro et l'écouteur pour manœuvrer le Dodge. Il me suffit de reculer pour me dégager, puis d'avancer d'une trentaine de mètres avant de tourner sur la gauche... A ma droite maintenant se trouve un lavoir couvert assez grand et composé de deux bassins. Il est situé au coin d'une petite place qui ouvre sur le bois. Hélas, un char allemand occupe déjà le terrain, au fond, en face. Un des servants nous regarde et s'enferme dans sa tourelle. Presque de suite, un bruit métallique me fait penser qu'un projectile vient de toucher la carrosserie. Aussi vite que possible, je me laisse glisser sur le sol, mais, comme il n'y a pas eu de bruit d'explosion proche, je finis par regarder…
Et là, ce n'est pas un mortier ou autre qui a fait ce bruit, mais le casque de L'Adjudant-Chef en tombant sur le marchepied.
Horreur, mon Chef, celui que je considérais un peu comme un surhomme, avait le cou traversé par une balle et mourait en étouffant avec les gestes d'un boxeur, lesquels allaient en ralentissant ; il s'agita encore une dernière fois et ce fut fini ; le sang qui ne giclait plus que par à-coups, s'arrêta de couler.

J'étais seul, à la merci du tireur... Dans un élan instinctif, je courus me jeter à l'intérieur du lavoir... à l'abri d'un bassin !



Lavoir de Châlonvillars

Je n'eus pas trop longtemps à attendre. Le dernier message ayant été interrompu et le contact n'ayant pas été repris, une estafette avait été dépêchée à notre recherche. Le Sergent-Chef de liaison qui arriva cria "il est mort, il est mort" et "fais demi-tour avec ton Dodge". Je savais bien ce que j'avais à faire et je me disais : "Ne perds pas de temps, il vont tirer, ils vont te tuer".

Mais si la manœuvre réussit, elle fut rendue difficile par le fait que je n'étais plus maître que d'une partie de moi-même, car après mon saut dans l'allée du lavoir, je n'arrivais pas à calmer ma jambe gauche qui était agitée par un mouvement spasmodique et dont, malgré tous mes efforts, le contrôle m'échappait.
J'avais encore perdu un soutien, une sorte de remplaçant parental… Quelqu'un à qui on a envie de prouver qu'il peut compter sur vous. Quelqu'un que l'on ne voudrait décevoir pour rien au monde. Un vrai Chef…

De Belfort, je me souviens de l'entrée dans la ville, d'une caserne située à droite de la route, dont le portail était grand ouvert. C'est là que devais attendre que l'on me rejoigne avec un chargement de pots de peinture et de panneaux de direction.



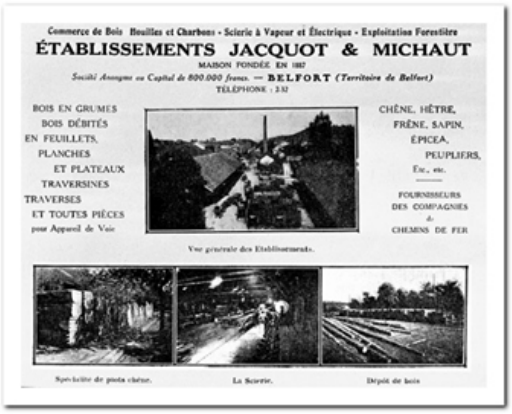
Une des casernes disparues de Belfort

Une rafale de balles frappa les pavés de la cour. Je déplaçai mon Dodge dans une rue à gauche et je continuai à attendre.
Un char allié arriva, s'arrêta brièvement devant mon véhicule et avança de nouveau : "Le Lorraine" si mes souvenirs sont bons. Une cinquantaine de mètres plus loin, il recevait un obus de plein fouet et brûlait sans que personne n'en sorte.

Je descendis alors pour entrer dans le couloir du premier immeuble qui se trouvait à côté de mon véhicule. J'attendis d'autant plus longtemps que je n'avais pas l'autorisation d'utiliser le poste radio émetteur. Je restai donc là jusqu'à l'arrivée d'un Capitaine d'assez grande taille qui vint me rejoindre. Ce premier contact avec mon nouveau Chef me laissa l'impression que la façon de procéder allait changer. Cela ne se fit pas tout de suite et pendant les cinq jours que nous passâmes à Belfort, mon rôle resta le même.

Nous nous installâmes dans un logement qui se trouvait au dessus de la librairie Ribert. Je dormais là, mais le Dodge et son poste radio étaient dans les Établissements "Jacquot et Michaut" au niveau du 88, avenue Jean Jaurès. Il me fallait donc parcourir une centaine de mètres pour passer les messages que l'on me donnait.





L'avenue Jean Jaurès et les Etablissements Jacquot et Michaut

Au cours de mes nombreux allers et retours, il y eut quelques péripéties. J'en raconterai deux :

D'abord, je rencontrai par hasard un copain. Nous avions effectué nos classes ensemble à Fez, ville dont je garde le souvenir d'un ciel bleu très pur, exempt de poussières. Ce copain était un métropolitain qui était passé par l'Espagne pour venir en A. F. N. (Afrique Française du Nord) afin de s'engager. Il avait, comme moi, fait un séjour en prison, mais avait été échangé contre un ou deux sacs de blé ! A sa demande, il avait ensuite été enrôlé dans les Commandos. Je l'avais rencontré trois ou quatre fois alors que je faisais des reconnaissances au D.C.R. et nous avions sympathisé.
Cette fois, il n'avait pas le moral : il m'expliqua qu'il devait chaque nuit, avec ses camarades, escalader au grappin les murailles des forts et forteresses de Belfort. Je le savais, car le soir toutes ces opérations étaient visibles comme en plein jour : les fusées et les obus au phosphore éclairaient le champ de bataille, les Commandos et les Tirailleurs… Tant et si bien que l'on pouvait se demander "pourquoi la nuit ?". Ces assauts répétés faisaient de nombreuses victimes. Les morts ne se comptaient plus. Je ne l'ai plus revu. Qu'est-il devenu ? Il m'arrive encore de penser à ce copain franc et loyal. Adieu mon vieux !

Ensuite, je fus un jour attiré par une mitraillette qui traînait à côté de plusieurs Allemands morts, qui devaient revenir de Russie.
Elle était bizarre avec son chargeur en demi-lune. Après l'avoir manipulée, je la rejetai pour m'intéresser à un révolver. Il faut dire que chez nous, seuls les gradés étaient équipés avec des armes de poing. Ce révolver visiblement ancien sortait également de l'ordinaire : assez lourd, le barillet avait six chambres qui ne contenaient que quatre balles, très grosses et en plomb. Elles avaient tellement dû bourlinguer dans d'autres guerres, qu'elles paraissaient comme pétries à la main. J'imaginais alors que l'on avait pu attribuer à cet objet un rôle de porte-bonheur… qu'il n'avait pas rempli ! Je ne sais donc trop pourquoi, je l'ai gardé avec sa réserve ridicule de munitions d'un autre âge.

Quelques jours après, je me rendis une nouvelle fois aux Établissements Jacquot et Michaut. La veille, les Tirailleurs avaient procédé au nettoyage du cimetière contigu (cimetière de Brasse) car quelques Allemands s'étaient installés là, dans des caveaux. Tous les Allemands avaient donc été délogés, mais tous n'avaient pas été faits prisonniers ou tués… car brusquement, en voilà un me faisant face que je menaçai vite de mon révolver. Il avait déjà les bras levés et me donnat le temps de me placer, par précaution, dos au mur. Je le regardai plus attentivement : c'était un vieux soldat de près de soixante ans, de taille moyenne, le visage décharné et blanc, comme vidé de son sang. Son regard inoubliable était chargé de toute la misère humaine. Seul son casque faisait impression et c'est vrai qu'ils étaient sinistres ces casques plats sur le dessus et à bords relevés. Je le fouillai : il n'avait qu'une chaussette de grosse laine dans chacune des poches de son manteau ! Voilà qui donnait une piètre idée de l'adversaire ! Ceci étant, je me demandais bien ce que j'allais faire.
Je lui fis signe en montrant les alentours : y a-t-il quelqu'un d'autre ? Il secoua la tête en prononçant faiblement "Nein". "Allez, fous le camp" dis-je.

Il mit un moment avant de réaliser, puis ôtant son casque qu'il prit par la jugulaire, il y fourra ses chaussettes et s'en alla d'un pas lent... non pas vers les siens, mais vers la ville ! Je le suivis des yeux, il ne se retourna pas une seule fois.
Je ne racontai cet incident à personne à l'époque, mais quand j'y pense, cela me fait encore sourire.

Tant que le dernier fort restait à prendre, nous restâmes exposés aux pluies d'obus dans le secteur de Belfort.

Nous nous déplaçâmes ensuite à Rougemont-le-Château. A notre arrivée, le village était désert. Le pont qui se trouvait à l'extrémité nord-est venait de sauter.
J'entrai dans une grande maison vide. Les habitants étaient tous réfugiés dans les caves. Un jeune résistant se présenta à moi. Il voulait s'engager... Je l'envoyai au P.C. (Poste de Commandement).
Ensuite, je pris mon tour de service près du pont détruit et regardai le Génie placer des troncs d'arbres sur la rivière La Saint-Nicolas pour constituer un "Bypass" que les chars empruntèrent ensuite. Un nouveau pont de campagne fut monté au cours de la nuit.



L'actuel pont sur la rivière "La Saint Nicolas"

Dans l'après-midi suivant, à ce même poste, un soldat allié, dont à mon souvenir le nom commençait par "B", se fit tuer par un éclat d'obus si petit, que la blessure ne laissait perler qu'une goutte de sang.
Au cours de la même nuit, une femme qui avait prématurément quitté son abri pour regagner son lit, fut tuée dans son sommeil par un obus de "88".

Nous atteignîmes ensuite Lauw, après être passés par la ville de Masevaux entièrement pavoisée car elle venait d'être libérée par le général de Lattre de Tassigny (le 26 novembre 1944). Avant d'évacuer, les Allemands avaient fait sauter les deux ponts sur la rivière Doller, explosions qui ont provoqué l'incendie de l'hôpital. Il y avait un drapeau presque à chaque fenêtre de cette ville.



Ville de Masevaux pavoisée

A Lauw, personne n'avait eu le temps d'en mettre !

C'était l'hiver, le froid me paralysait et la fatigue s'accumulait. Je me souviens avoir porté une veste canadienne récupérée sur le terrain. J'ai également ramassé des couvertures abandonnées. Avec ma demi-toile de tente, je fis une sorte de sac de couchage contenant un véritable matelas de couvertures, pliées en trois sur la longueur ! Je m'y glissais pour dormir, tout habillé, sans avoir jamais pu garder mes chaussures... C'était une de mes faiblesses, qui heureusement n'aura aucune conséquence fâcheuse !

Je me souviens avoir couché un soir dans un fossé. Il faisait un froid inouï. J'avais placé sur moi la bâche d'une remorque américaine et je m'étais glissé dans mon sac. Je dormis d'un trait et, le matin, la toile de la bâche, quoique couverte de neige, était raide comme un morceau de bois ; j'ai dû l'abandonner.

Ma surprise fut grande quand je me rendis compte que la maison cantonnière dans laquelle j'aurais dû, en toute logique, m'installer pour la nuit, avait été détruite ! J'appris ensuite que c'était par un canon automoteur allemand Sturmpanzer IV (appelé "Brummbar" ce qui se traduit par "Grizzly") qui s'était déplacé au cours de la nuit. Je n'avais rien entendu !



Canon automoteur "Grizzly"

C'est à Lauw qu'une Jeep de la Prévôtée (service de gendarmerie aux armées) nous rejoignit. Et, c'est moi qu'on venait chercher… pour l'affaire des sachets de sels ! Je pensais que l'on voulait simplement m'entendre à nouveau.

Il y avait alors une vingtaine de centimètres de neige dans laquelle nous pataugions et compte tenu de la tristesse de l'environnement, je n'étais pas fâché de faire un petit retour "à l'arrière" : nous allions à Belfort.
Mais j'étais quand même vexé et pas fier du tout, de me retrouver dans cette Jeep. Etonné aussi de voir l'importance qui était donnée à cette affaire. Je me disais que dans les sociétés humaines, il y aurait toujours de petits malins et de grands ambitieux, qui, pour justifier leur rôle, leur place ou je ne sais quoi, se servent de toutes les occasions possibles.

Enfin, comment pouvait-on officiellement nous retirer du front où nous exposions notre peau chaque jour et chaque nuit, pour une histoire de sel d'une valeur de quelques francs…alors que dans le même temps, n'importe quel conducteur pouvait laver son uniforme de combat dans un fût de 200 litres d'essence... avant de le renverser d'un coup de pied, l'opération terminée !



J'étais assailli de sentiments contradictoires. J'avoue que lorsque l'on procéda à mon enfermement à la prison militaire de Belfort, je n'hésitais plus à me dire que je devais bénéficier d'une "protection divine".
Je me demande encore comment il a été possible que je sois mis à l'abri, à mon corps défendant, pour le gros de l'hiver ?

Comment se présentait cette prison ?

A l'entrée d'une des casernes de Belfort, ce qui avait dû être le poste de garde était occupé par la Prévôtée composée d'un Chef et de trois ou quatre gendarmes, dont l'un s'occupait de nous. Le Chef venait souvent nous voir.

Nous étions cinq à avoir été réunis mais je ne savais pas où avaient été rassemblés les Marocains.

Dans les cinq, se trouvaient :
- un F.F.I. (Forces Françaises de l'Intérieur) qui je crois avait usé et abusé d'un faux galon
- un Artilleur du 67ème Régiment Colonial, qui parlait peu
- un Tirailleur du 4ème Régiment Marocain qui était un véritable géant, affable et souriant
- un copain de la 287ème Compagnie de Transport qui s'était engagé à partir de Martigues. À mon grand regret, je ne me souviens plus de son nom. C'était un garçon très sympathique, un peu effacé, mais avec des éclairs de joie.

Il était d'origine polonaise et m'avait mis en relation avec sa cousine qui était devenue ma marraine de guerre. Elle était la plus gentille, la plus attentionnée, la plus compréhensive qui soit. Elle habitait Lyon et m'écrivait régulièrement des lettres… qui faisaient vibrer "la corde sensible". Je ne l'oublierai donc pas.

Nous occupions deux salles. La première d'environ 16 m2 était meublée de trois groupes de deux lits superposés réalisés avec des planches. Elle n'avait pas de fenêtre mais un vasistas surmontait la porte. Une ouverture sans porte donnait sur la seconde pièce, plus petite de moitié, qui avait une véritable ouverture : une imposte barreaudée sans vitre… ouverte sur l'air pur ! Cette seconde pièce comprenait les WC, un robinet et un tas de charbon qui servait à alimenter un poêle qui donnait sur les deux pièces.

Pour tuer le temps, et avec la réserve d'encre d'un stylo, je me lançai dans la réalisation d'une fresque sur les trois murs blancs qui encadraient nos lits. Cette fresque s'y trouve peut-être encore ? Qui aurait pu se douter que cet essai serait suivi d'autres décorations murales dans trois établissements d'Algérie où j'ai accompli, par la suite, une "œuvre éducative". Pour l'anecdote, ces réalisations m'avaient valu les compliments de personnes très sérieuses et qualifiées, dont certaines m'ont demandé si j'avais fait les "Beaux-arts" et auxquelles je répondais : "C'est en cours... Apprendre aux autres est le meilleur moyen d'apprendre soi-même" N'est-ce pas ?

Je reviens maintenant à cette supposition selon laquelle je bénéficiais peut-être d'un appui occulte :
D'abord, j'avais le sentiment que tous, y compris les membres de la Prévôtée, agissaient avec moi avec prévenance, un peu comme si j'étais un blessé en convalescence.
Ensuite, ma détention fut agrémentée par les visites d'une seconde "Marraine de guerre". Grande et belle dame dont je tairai le nom, mais qui, c'est rocambolesque, s'avéra par la suite être une espionne et fut elle-même incarcérée ! Son motif d'attachement à ma personne était, disait-elle, que je "ressemblais à son fils". Avait-il été tué au front ? Cette personne séjournait près de la librairie Ribert au moment de notre passage. C'est là que je l'avais rencontrée pour la première fois. Avait-elle un but en venant me voir ? Tentait-elle par ce biais d'établir des contacts avec la Prévôtée ? Je l'ignore et cela me passe au dessus de la tête... mais ce sont des faits amusants !

Enfin, pour Noël, la journée ne s'annonçait pas comme étant des meilleures : en effet, à midi, il nous fut donné un chaudron entier de choux de Bruxelles. Je n'en avais jamais mangé auparavant. Ils avaient été bouillis... et je n'ai jamais rien goûté d'aussi détestable !
Mais dans l'après-midi, je ne sais par quel miracle, on nous livra deux caisses de "rations K". Il y avait là tout ce qu'on pouvait espérer de meilleur pour l'époque : des cigarettes (je n'ai jamais fumé, mais j'ai toujours aimé disposer d'un capital cigarettes pour éviter, grâce à des échanges, bien des corvées), des pâtés, des biscuits, des boîtes de fromage, du café mais aussi diverses poudres pour boissons, etc… Ces rations durèrent jusqu'au bout de notre séjour et, on s'en doute, améliorèrent notre ordinaire.



Ration K américaine pour une journée

Arriva le jour de l'audience du Tribunal militaire, le "Falot" disaient certains en argot ou le Conseil de guerre. Je retrouvai les Marocains…
On nous plaça en ligne devant quatre ou cinq officiers qui allaient nous juger. J'étais au bout de la file des prévenus, sur la droite en nous regardant. Ce fut bref. Une seule question répétée à chacun : "Reconnaissez-vous avoir caché des sacs de sel sous le siège du camion que vous serviez". Le premier marocain répondit : "Non". Puis, même question… même réponse, et ceci jusqu'à moi…
J'étais mal à l'aise, je ne sais pourquoi. Peut-être qu'il m'importait avant tout d'abréger cette sorte de "comédie".

Quand la question me fut posée, j'affirmai très fort : "Oui", puis je n'ajoutai plus rien !
C'était la surprise générale. J'avais tout dérangé. Les uns et les autres s'agitaient, se concertaient… J'étais allé totalement à contre courant de la réponse attendue. Le calme revint. Une solution avait été trouvée : nous fûmes tous frappés d'une peine de trois mois de prison avec sursis !

Cette décision un peu simpliste et un peu expéditive m'était assez pénible. Néanmoins, je pensais que tout a vocation à s'arranger plus tard. L'important à cet instant était de garder la considération des Marocains, sans laquelle il aurait été difficile de poursuivre avec eux. Étant le seul Européen du groupe, je ne voulais surtout pas sortir de cette affaire dans une position privilégiée. Pour un simple soldat de deuxième classe, engagé dans un conflit où chacun a son fusil et ses cartouches, sur un front où les tirs fusent de partout, il n'était pas prudent d'aggraver le risque en faisant naître des sentiments de jalousie.

Par ailleurs, je souhaitais que l'opinion des autres combattants à mon égard, soit aussi bonne après, qu'avant. Je donnais ainsi une preuve de solidarité, primordiale à mes yeux. Cette position était partagée car, parlant et comprenant l'Arabe, j'entendis un Marocain dire aux autres "Rajel !". Traduisez "C'est un homme !". Voilà qui me suffisait. Que les juges me prennent pour un idiot, ce n'était pas grave, car ils ne monteraient pas au front avec nous.

Aujourd'hui, dans les mêmes circonstances, j'agirais d'ailleurs de la même manière.
Par la suite, ce jugement perdit en outre toute son importance : la première amnistie qui suivit, effaça tout cela de mes papiers militaires.

Ma nouvelle affectation fut la 187ème Compagnie de Transport, toujours dans la 2ème Division d'Infanterie Marocaine.
En cette fin d'hiver, la ligne de Front n'avait pour ainsi dire pas bougé : ce fut Than, Sainte Croix en Plaine… puis Mulhouse, Colmar, Selestat, Strasbourg.
Nous devions assurer un nombre important de transports de troupes, d'obus, de vivres et de matériels divers. J'ai même transporté des mines en verre qui avaient la particularité d'être indétectables… y compris pour ceux qui les posaient, ce qui rendait leur emploi bien délicat !



Mine en verre allemande Glasmine 43

C'est dans cette unité que l'on me confia un nouveau camion, un GMC CCKW, 3 essieux, tout neuf : le "14 de Coeur". 14 était son numéro au sein de la Section, qui, elle, était représentée par un As de Cœur.



Avec lui, je me saoulais de conduite. A peine rentré d'une mission et après avoir changé un ou plusieurs pneus, je repartais. En effet, nos pneus étaient sensibles aux éclats d'obus qui trainaînt à même les routes et les chemins. Il était courant de rentrer avec plusieurs pneus crevés, sans avoir eu besoin de les changer sur place, car nous avions 8 roues à l'arrière.
Il était nécessaire de réaliser ces changements de pneus pour pouvoir se déclarer disponible et donc pour pouvoir repartir.

Un jour, en attendant un nouvel ordre de transport, je me rendis dans la grande salle dans laquelle la Compagnie avait sa "base", dans une ville qui devait être Ribeauvillé, si mes souvenirs sont bons. Une seule personne dans la pièce : un copain assis sur une estrade, la tête dans les mains. Il pleurait ! "Que se passe-t-il ? Tu as reçu de mauvaises nouvelles ?" Il leva la tête en me brandissant des papiers : "je dois me rendre en mission sur le Rhin… et, j'ai... j'ai peur d'y aller". Ni une, ni deux, je lui prends son ordre de mission, lui demande des précisions… et m'en vais à sa place !
En effet, il n'y avait rien de pire pour moi que de rester confiné, à la merci d'un ordre qui m'aurait conduit à faire des corvées, comme balayer par exemple…

Et puis mon "14 de Coeur" me procurait tant de plaisir. J'en étais fier et il me valorisait à mes propres yeux. C'était à moi que ce précieux matériel avait été confié. J'en devenais le seul maître sur la route (en mission, c'était la liberté...). Il était si obéissant ; il me montrait sa satisfaction avec son ronronnement extraordinaire (je l'ai encore dans les oreilles !) ; lancé, il me sifflait une mélodie sensationnelle… C'était mon "Rock" à moi ! (A propos de Rock, je pense brusquement que dans mon existence, les choses se sont passées de telle manière que je ne sais toujours pas danser !).

Arrivés en Allemagne, à Germersheim, à 100 km au dessus de Strasbourg, nous sommes très nombreux entassés derrière un immense talus. J'ai l'impression qu'il y a là des compagnies provenant d'armes différentes. L'armée française ne brille pas par sa communication interne ! Consignés, nous avons des problèmes pour nous laver et nous raser. Derrière la digue, l'eau du Rhin ne manque pourtant pas, mais il ne nous était même pas permis de l'admirer.



Le Rhin à Germersheim

C'est l'attente, qui dure plusieurs jours… tant et si bien que je finis par enfreindre un peu les ordres en rejoignant la première maison du village, pour tenter de me raser. Mais l'habitante ne voulait pas ouvrir. Survient un Officier supérieur qui me demande ce que je fais là. Je lui explique tout en pensant que je me suis mis dans une situation où la sanction ne va pas tarder à tomber. "Enfoncez la porte" me dit-il. Cet ordre à peine proféré, l'habitante ouvre sa porte. C'était bien entendu le but de la manœuvre ; après avoir dit "Merci, mon Colonel", je pus me laver et me raser !

Le lendemain, 31 mars 1945, tôt le matin, c'est le "branle-bas de combat". Juste avant le lever du jour, l'ordre est donné de faire mouvement. Le Colonel du 151ème Régiment d'Infanterie (nouveau Régiment regroupant plusieurs unités) auprès de qui je suis maintenant affecté, monte à mes côtés.



Insigne du 151ème R.I.



On passe

Les autres "trouffions" sont tous prêts avec leur casques lourds et leurs grenades accrochées sur la poitrine. L'armement, pas seulement américain, est quelque peu disparate. Néanmoins, la détermination se lit sur tous les visages ; cette "communion de pensée" est une force. Il est rare de voir une telle masse d'individus ayant en tête le même but et les mêmes pensées au même moment...

Nous passons sur la berge, nous allons traverser. Les barges sont déjà là, certaines, bondées, s'engagent. Tout se fait dans un grand silence.

L'officier est descendu et donne des instructions aux responsables du matériel. Il fait placer mon camion sur deux barges ; la partie droite sur l'une et la partie gauche sur l'autre. Assis dans la cabine, nous commençons à traverser. Mon "14 de Coeur" est muet, sans doute d'étonnement ! Tout se passe bien pour nous. Je quitte les barges. Il fait jour.

Nous avançons. Peu de temps après, nous nous retrouvons en face de la ligne "Siegfried", constituée ici de "dents de dragon", c'est à dire de plots en béton dont la taille est progressive et qui s'étendent sur cinq ou six rangs. En petites colonnes, les fantassins nous précèdent. Je conduis le seul véhicule en cet endroit.



Dents de dragon

Nous passons ensuite un portique monumental, qui baille de sa grande porte ouverte ; en haut, sur l'arche, est fixée une inscription que l'officier traduit : "Ici commence l'Empire Allemand". Nous voilà chez eux ; je me sens aussi raide que si j'étais Général !

Presque immédiatement après, dans le village Allemand situé sur la droite, plusieurs maisons s'embrasent. Nous doublons une file de soldats du 151ème R.I. qui progressent à pied. L'Officier me demande de stopper et donne l'ordre aux soldats de monter dans notre camion. Hélas, chacun voulant faire vite, il s'ensuit un mouvement de précipitation aux conséquences dramatiques : une mitraillette "Sten" lâche accidentellement une rafale qui blesse grièvement un soldat qui s'apprêtait à monter. L'Officier change alors d'avis et fait redescendre tout le monde. "Ils ont plus l'habitude d'aller à pied" me dit-il avant de me donner l'ordre de rejoindre notre unité plus à l'arrière.



Je m'exécute et constate avec admiration qu'un "pont-bateau" a déjà été mis en place. Mon "14 de Coeur" l'inaugure dans le sens inverse... tout en ayant l'honneur d'être filmé par le Service Cinématographique des Armées.

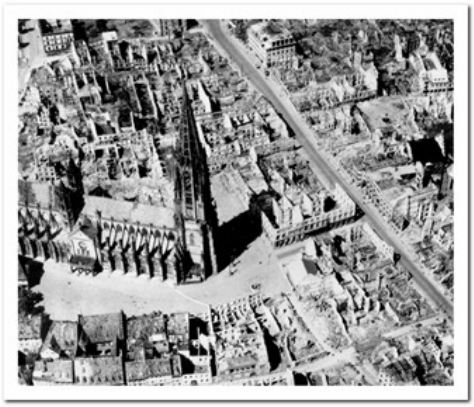


Pont de bateaux ou pont Treadway à Germersheim

A l'arrivée je croise un copain qui a bien en évidence sur sa poitrine, une Croix de Guerre. Je m'étonne : "tiens, tu as été décoré ?". Je reçois cette réponse : "Ce sont ceux qui le méritent qui le sont !". Amusant, non ? Me voilà avec un copain de moins… et avec un peu plus d'expérience. En perdant l'un, on gagne l'autre.
Le lendemain, je passe de nouveau le Rhin à Neuf-Brisach, dans le sens France-Allemagne, sur un pont-bateau bien plus large.

Fribourg en Brisgau, c'est l'Allemagne par la grande route. La ville a beaucoup souffert des bombardements qui n'ont épargné que la cathédrale et de rares bâtiments. De nombreuses victimes humaines et animales sont sans doute encore sous les décombres. L'air est chargé d'odeurs qui invitent à partir. Coup de chance, il est décidé que la Compagnie s'installera dans un village voisin.





Fribourg en Brisgau détruite

Je pousse jusqu'au bout de la rue de ce village. Il y a là un enclos grillagé qui m'intrigue. Il s'avère occupé par quelques dizaines de prisonniers. Avec l'aide de Marocains, nous arrivons à faire sauter les gros cadenas qui tiennent fermés les battants d'un grand portail grillagé. Tous les prisonniers valides viennent à notre rencontre. Ils sont libres. Je demande s'il y a des Français et, je m'en souviendrai toujours, la réponse est unanime : "Ni pou, Ni may" ce qui, je l'ai su bien plus tard, correspond au Russe "Ya ni panimayou", signifiant "Je ne comprends pas".

Je ne me souviens plus dans quel village fut tué mon Aide-Chauffeur Marocain, ni le nom de ce compagnon de route qui était si difficile à prononcer. Nous l'appelions tous "02". C'est de nuit, en allant prendre son tour de garde, qu'il a reçu une balle en pleine tête. C'était un être particulier et attachant. Il faisait tout le travail difficile et ne se plaignait jamais. Imperturbable dans toutes les situations, il ne parlait pour ainsi dire pas, sauf pour répondre d'un mot à une question car il ne comprenait quasiment pas le Français. Mais j'en témoigne : il m'a très bien aidé et a très bien servi la France.

Dans ce village toujours, trois "Messerschmitt" frappés de la croix noire bordée de blanc vinrent se poser dans un grand champ. Les pilotes furent faits prisonniers par notre Compagnie. Une Jeep, venant d'une division Américaine, vint ensuite les chercher et ne repartit avec eux, qu'une fois les trois avions détruits à l'explosif. Cette opération m'était apparue comme un gaspillage énorme et éhonté.



Messerschmitt Bf 109

Il y eut d'autres événements dans ce secteur : l'artillerie s'était installée et une pièce était placée tout contre le village, derrière un rideau d'arbres.
C'est là que j'ai vu pour la première fois, un avion sans hélices : il était peint en vert tendre, ne portait aucun signe distinctif et volait très bas ; je pourrais dire glissait très bas, sans faire de bruit. Je pensai d'abord que c'était un planeur.

C'était un avion à réaction. Presque arrivé au dessus du rideau d'arbres, il laissa tomber une petite bombe. Avais-je rêvé ? Non, hélas ! La pièce d'artillerie et ses servants reçurent le cadeau. Contrairement à quelques copains, je n'allai pas voir le résultat...



Messerschmitt Me 632

Cette nuit là, la garde avait été doublée et, avec mon Aide-Chauffeur remplaçant, nous prenions notre tour. J'avais emprunté un petit pont qui permettait vraisemblablement aux paysans du coin de rentrer leur foin. Je n'étais plus sur la route, mais de l'autre côté d'un ruisseau, dans une ombre épaisse, accentuée par la forêt qui prenait naissance là.

J'avais planqué le "14 de Coeur" tout contre d'épais fourrés et bien sûr, contrôlé les alentours. Rien n'était visible à l'œil nu, mais il n'y avait pas, à l'époque, de jumelles à "infrarouges". La mitrailleuse en place sur le toit du GMC, était dégagée de sa housse et coulissait normalement sur son guide circulaire. La première bande de munitions était engagée. Tout était en place et la routine s'installait.

Nous attendions en silence et nous guettions en espérant que nous finirions par voir un chevreuil ou une biche… quand, vers une heure du matin et vingt mètres devant nous, trois Boches courbés traversèrent la route entre le village et nous. Sans réfléchir, je pose les mains sur les poignées, tourne légèrement la "12,7" et j'appuie des deux pouces sur la détente double… Rien ! Rien ne se passe. Mon Aide-Chauffeur esquisse un geste comme pour essayer lui-même mais suspend son mouvement : trois autres Allemands passent, puis trois autres encore et ainsi de suite… Certains portent des tubes de mortier… Il en passe… Il en passe…

Quelle chance vient d'être la nôtre ! Heureusement que la mitrailleuse a eu tant de discernement ! Ce long moment passé, nous ne pouvons que rire franchement… et nous taire par la suite…



Mitrailleuse Browning M2HB 12,7 mm montée sur tourelle

Une autre fois, nous sommes envoyés en mission avec un Caporal-Chef, dont je ne me souviens pas non plus du nom, mais qui venait d'arriver. Il était là depuis deux ou trois jours et c'était sans doute sa première sortie.

Nous avions six camions et devions aller chercher des Tirailleurs du 4ème Marocain. Le voyage se passa bien, par une belle journée comme il en fait souvent au mois d'avril, mais c'est tardivement, au crépuscule, que nous arrivâmes à proximité de notre destination.

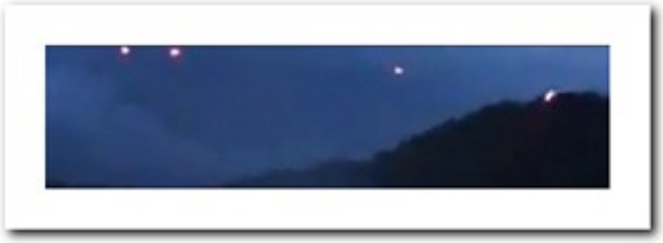
Après avoir laissé un grand village sur notre gauche, nous avons quitté la route pour grimper sur le flanc d'une petite colline. Nous étions dans les prés. En face nous avions un mur qui devait border un verger. Contre ce mur, des Artilleurs plaçaient des "Mortiers" espacés d'une trentaine de mètres les uns des autres.

Dans l'attente de savoir où nous pourrions rejoindre les Tirailleurs que nous devions embarquer, les Chauffeurs, les Aides et le Caporal-Chef, regardions ces soldats qui maîtrisaient ce qu'ils avaient à faire.

Dans la nuit qui maintenant tombait et sans un mot, ils préparaient les pièces d'artillerie. L'Officier qui avait levé le bras s'apprêtait à donner l'ordre de tir, lorsqu'un avion ennemi se fit entendre.

Il se rapprochait, mais je ne le voyais pas.

De derrière la colline, montèrent à sa rencontre des balles traçantes. C'était à la fois beau et impressionnant dans le noir : beau car les balles dessinaient des fils blancs dans le ciel et impressionnant quand on réalisait qu'entre deux balles visibles se promenaient quatre autres projectiles longs comme un grand doigt…



Balles traçantes

Très vite, l'avion se dirigea vers nous et se mit à tirer. Le Caporal-Chef aboya un ordre ou un conseil : "Sous les camions, sous les camions !". Mais il était évident que c'était le dernier endroit où se réfugier !

Je m'en rendis compte… mais, allez savoir pourquoi, je suivis le troupeau comme un véritable mouton !

Sous le camion, nous voyions les balles frapper le sol à quelques mètres, comme la pluie un jour d'orage…
Les mains derrière la tête, j'eus le temps de faire don à Dieu de mes membres en lui demandant d'épargner mon corps et ma tête !!!

La situation était désespérée et nous n'avions aucune chance de survivre au second passage de l'avion. Mais la seconde pluie de balles changea soudain de cible : une double lumière s'est en effet allumée : c'était un F.F.I. qui s'est sacrifié en allumant les phares de son véhicule léger, immédiatement percé de toutes parts. Pas de miracle, l'auteur de cet acte d'héroïsme est mort... et restera inconnu de tous ceux qu'il vient de sauver !

C'est bien triste tout cela. Il est certain que dans ces circonstances, j'ai réalisé avec acuité que si nous étions bien tous au front, exposés aux mêmes dangers, il pouvait y avoir une grande différence dans les comportements des uns et des autres…
C'est pourquoi, peu importe que mon rôle, dans cette guerre, ait été aussi effacé ou insignifiant, je me dois de le dépeindre tel qu'il a été, tel qu'il a vraiment été.
Ainsi, vous pouvez trouver les événements décrits comme sans intérêt, mais vous comprendrez que pour celui qui les a vécus, ils en ont...
J'aurais ici une pensée pour F..., S... et D... pour lesquels tout se termina une seule et même nuit.

Un soir suivant, avec trois ou quatre autres soldats alliés, nous partîmes à la recherche d'un lieu pour dormir. Nous avions échoué dans la dernière maison d'un petit village, où l'occupante Allemande nous accueillit avec une légère réticence. Nous y restâmes plus longtemps que nous aurions dû, car la Compagnie fit mouvement dans la nuit. Personne n'avait pu nous prévenir ou peut-être avait-on pensé que nous avions connu le même sort que nos trois camarades.

Nous étions donc là, de bon matin, livrés à nous-mêmes mais tenus d'attendre sur place une bonne partie de la journée. Cette situation nous conduisait à entrer et sortir fréquemment de la maison pour guetter le passage éventuel de troupes alliées.
Notre hôtesse Allemande fut sans doute troublée par tant de dérangements et finit par nous dévoiler, à notre grande surprise, son secret : elle cachait un prisonnier français évadé !
Dans un état squelettique, ce compatriote devait être nourri comme un enfant. L'allemande lui donnait des soins maternels ; elle se servait d'une cuillère à café pour déposer de la semoule additionnée de lait, entre les lèvres du moribond… tout en veillant à ne pas soulever les croûtes purulentes qui les recouvraient. Il était révoltant de voir qu'un homme avait été mis dans cet état. Rien que ce constat justifiait notre présence sur le front.

D'un autre côté, nous avions également sous les yeux un exemple qui démontrait que tout jugement catégorique et généralisateur, doit être banni. Nous avions là, le résultat du pire et la démonstration du meilleur : les Allemands "brutes demeurées au sadisme diabolique" avaient parmi eux des "anges éclairés à la bonté sans limite".

Il est bien évident que le soldat recueilli, incapable de s'exprimer ou de se sauver, n'avait pu survivre que grâce aux soins de cette femme…

Mesure-t-on le geste de cette Allemande, qui non seulement avait pris des risques mais qui avait poussé la prudence jusqu'à nous cacher son geste ? J'en étais abasourdi et depuis, j'ai gardé le sentiment que l'homme possède en lui des ressources cachées liées à une grande solidarité. Nous sommes tous frères et seuls nos comportements nous divisent. Restons donc simples et naturels. N'en rajoutons pas !

Quelques jours après, un camion de la Compagnie qui passait par là, nous récupéra.

J'avais déjà connu une situation où j'avais été séparé des autres membres de la Compagnie. Brusquement victime d'un accès de paludisme, la fièvre montait. J'atteignis rapidement les 40 degrés avant de les dépasser. J'ouvris la porte d'une maison, et devant des habitantes médusées, entrevoyant un lit, me dirigeai jusqu'à la chambre dont la porte était ouverte, soulevai les couvertures et me couchai ! Sur plainte des propriétaires, plusieurs Officiers étaient venus me voir… mais faute d'autre solution, ils m'avaient laissé là.
Deux jours après, ayant passé le mauvais cap, je fis la connaissance de mes hôtes dans l'allégresse générale ! Les Allemandes (car il n'y avait pas d'hommes dans la plupart des foyers germaniques à cette époque) riaient de bon cœur et m'offraient le verre de l'amitié. Je dois dire que je quittai cette ambiance avec regret, car le lit, cette fois, m'était offert avec joie.

Il se dit souvent qu'en temps de guerre l'on ne sait jamais ce qui peut arriver. De mon expérience future, je pense qu'en temps de paix non plus. Mais doit-on lutter contre les idées établies ou à la mode ?

La guerre prit fin le 8 mai 1945. Un mois plus tard, le 7 juin 1945… j'avais 19 ans !

Nous étions à Bürberg, au dessus de Olpe.





Je pensais être libéré rapidement, mais il n'en fut rien. Pour nous, l'occupation dura quelques mois encore.
Des loisirs ou des vacances ? Pas toujours, même si j'ai souvenir d'avoir effectué un transport de friandises, chocolats, pâtes de fruit, nougats… en vrac ! L'on m'avait gâté !

On m'adjoint ensuite un Sergent, Chef de bord, avec lequel nous avons été envoyés pour une période indéterminée vers le Danube. Il s'agissait de récupérer des véhicules accidentés entreposés dans un champ à Sigmaringendorf, pour les tracter jusqu'à Sigmaringen.

Nous décidâmes de faire un voyage par jour, en faisant charger sur le "14 de Coeur", un petit véhicule type Jeep classique ou amphibie, et en remorquant avec une chaîne un gros véhicule type GMC, lui-même chargé d'un petit véhicule. Je prenais le volant du camion de tête et le Sergent pilotait le camion remorqué.
Nous avons fait sérieusement notre travail… ce qui ne nous a pas empêché de beaucoup rire et, bien que la guerre soit finie, d'avoir quelques frayeurs.

Un jour, le camion qui était remorqué n'avait ni moteur, ni frein et la route (aujourd'hui L455) amorçait une légère descente. Nous avions donc décidé qu'en me servant de mes rétroviseurs, je devais permettre au camion suiveur de s'appuyer en permanence sur le mien, pare-chocs contre pare-chocs.
Mais dans une descente scindée par un petit palier, les camions se sont séparés de la longueur de la chaîne.
Je choisis alors d'accélérer pour maintenir l'écart… et ce fut notre jour le plus long ! Je fus obligé de maintenir une accélération pour éviter un choc entre les deux véhicules.
De son côté, le Sergent vivait des moments d'angoisse en ne pouvant que diriger un camion qui faisait dangereusement l'accordéon avec le mien.
Il m'a confié ensuite qu'il avait cherché des yeux un arbre accessible pour passer de l'autre côté et tenter de freiner l'ensemble avec la chaîne qui aurait buté contre l'obstacle !
Je fus ahuri qu'une idée aussi suicidaire ait pu germer aussi vite. J'en ai encore froid dans le dos !

Autre souvenir marquant de cette période : nous nous étions arrêtés dans un petit village et le "14 de Coeur", dont la batterie avait déjà donné des signes de fatigue, ne voulut plus démarrer.

Un grand camion civil allemand arrivait lourdement. Le Sergent fit signe (il ne s'appuyait jamais sur son grade, mais il portait un galon doré qui faisait effet). Le camion s'arrêta et son conducteur accepta de nous aider, soulagé sans doute au regard des ennuis qu'il avait eu le temps d'imaginer.
Il déroule une très longue chaîne que nous fixons sans difficulté. La chaîne est posée au sol et remonte à chacun de ses bouts vers les camions. Il y a maintenant beaucoup de badauds autour de nous. Un grand et gros monsieur au teint rougeaud, l'air important, vêtu élégamment de vert dans toutes ses nuances, semble très intéressé tout en arborant un petit sourire amusé voire ironique. Le Sergent s'installe à mes côtés. C'est le moment de se laisser tracter.

C'est aussi le moment que choisit le grand monsieur pour passer dignement entre les deux camions ! Je le revois posant son pied gauche, enserré dans une jolie bottine rouge et brillante, sur la chaîne. En un instant, le camion tracteur a démarré et la chaîne s'est tendue d'un coup. Tel un artiste de cirque, l'homme est projeté en l'air et effectue un magnifique saut périlleux. Hélas, il retombe allongé et évanoui, le cou sur la chaîne. Je n'ai même pas d'avertisseur et je suis debout sur le frein.
Je ne vais quand même pas tuer un Allemand, maintenant que la guerre est finie ?
Le camion civil nous tire encore... avant que la chaîne ne casse… à temps !
Avant cela, le Sergent a eu une réaction étonnante : pris d'un fou rire à la vue du vol plané, écroulé devant son siège, il hoquette : "C'est…, c'est nerveux !" me dit-il avant de replonger dans l'hilarité ! Ce rire finit par me contaminer… si bien que j'en ris encore aujourd'hui en écrivant ces lignes !

Mon "14 de Coeur" va s'ingénier à m'apporter des satisfactions : je fus en effet désigné pour rapporter à Paris, entre autres trésors historiques, les épées et sabres de Napoléon. Ce fut un grand honneur pour moi, demi-Corse, élevé par des Corses, de faire un tel voyage. Le déchargement devait se faire au Petit Palais. Pourquoi le Petit ? ai-je pensé. On nous dirigea et l'on nous ouvrit la porte… du Grand Palais !



Sabre de Napoléon Bonaparte et Epée-glaive de Napoléon 1er (Musée du Louvre à Paris)



Epée du Sacre de l'Empereur Napoléon 1er
(Musée Napoléon 1er à Fontainebleau)



Epée de Napoléon 1er à Austerlitz
(Musée de l'Armée à Paris)

J'ouvre une parenthèse pour parler un peu d'une permission, la première et la seule qui me fut accordée sur mes dix-neuf ou vingt mois d'armée. Je la passais à Fontaines sur Saône, près de Lyon, chez les parents du copain André L… qui avait fait partie des FFI avant de s'engager. Ce furent huit jours de rêve que lui et sa famille me procurèrent. Ses parents faisaient des prodiges avec les rations de l'époque, pour m'offrir un bon séjour… je sais qu'ils ne sont plus là, mais ils vivent dans ma mémoire et sont aussi un peu devenus les miens.

Ensuite, le cantonnement de la "187" avait été déplacé à Sarrebourg, en France.
Pour mémoire : la 187ème Compagnie de Transport de la 2ème Division d'Infanterie Marocaine, faisait partie de la 1ère Armée française dirigée par le Général De Lattre de Tassigny. D'abord dénommée 2ème Armée en décembre 1943, puis Armée B en janvier 1944 et enfin 1ère Armée française en septembre 1944 (il faut suivre nos élites !), elle a été surnommée Rhin et Danube après les victoires remportées entre le 31 mars et le 26 avril 1945 sur ces fleuves.

Pour la petite histoire, au lendemain de la libération de Colmar, le 10 février 1945, la municipalité avait décidé unanimement de conférer à la 1ère Armée le droit de porter le blason de la ville. Le 21 avril, une maquette fut proposée par Gérard Ambroselli, artiste et officier maquettiste de l'Etat-major. Elle ajoutait aux couleurs de Colmar et à l'or de la masse d'arme quelques lignes bleues symbolisant les flots du Rhin, du Danube et de Saint-Tropez, rappelant le courage des soldats qui débarquèrent le 15 août 1944.
Le Général De Lattre approuva et lui demanda de présenter pour le lendemain à 17 heures quelques exemplaires brodés sur tissu.
L'officier, fort préoccupé, alla trouver le bourgmestre de Karlsruhe, où se trouvait le Quartier Général, et lui imposa cette réalisation, menaçant la ville d'une forte amende. Le jour suivant, des brodeuses allemandes souriantes, qui avaient travaillé toute la nuit, présentèrent de petits chefs-d'oeuvre.



Ecusson et insigne Rhin et Danube de la 1ère Armée française

Un Adjudant-Chef vint me faire part de ma nouvelle affectation, avec mon camion, au P.C. du Général. Il y avait là, une délégation de la Prévôté, les chauffeurs du Général et moi.
Nous étions logés dans un petit bâtiment indépendant donnant sur une grande cour où étaient garés cinq véhicules :

- une magnifique Talbot-Lago T23 de 1938 à embrayage automatique dotée de turbo-compresseurs impressionnants, qui fut attribuée à la Libération, au Maréchal de Lattre de Tassigny comme voiture de fonction. Elle sera ensuite vendue par les Domaines.



- une splendide Lancia Aprilia 1939 avec moteur en "duralumin" (celle utilisée par un dénommé Docteur Lee)



- une Mercedes-Benz MB 540K 1937 décapotable “Blue Goose” (celle utilisée par Goering !), récupérée ensuite par les Américains



- une Chevrolet Master Deluxe 1938 6 cylindres en ligne de couleur kaki, utilisée comme véhicule officiel



- et le vaillant GMC "14 de Coeur" (qui ne sera réformé qu’après la fin des évènements d’Algérie en 1962)

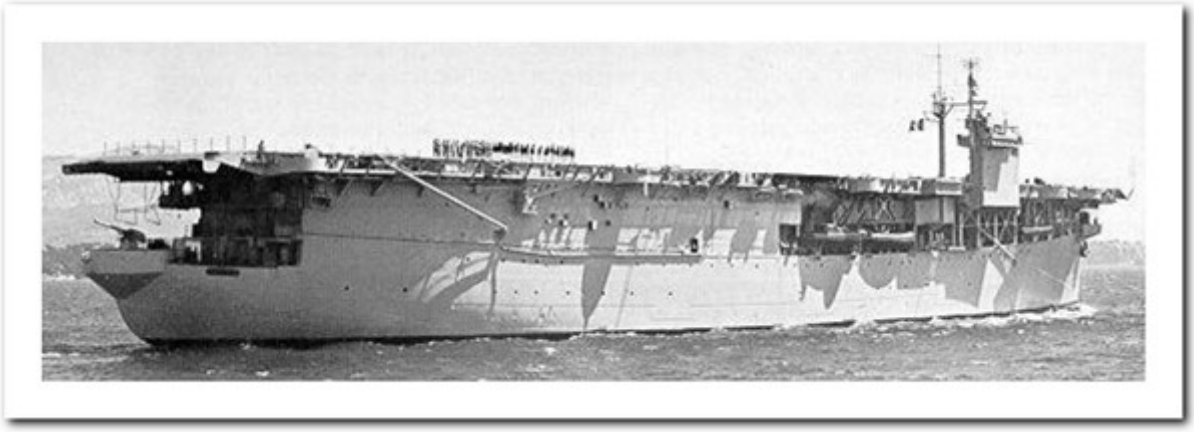
Nous avions près de la cour un téléphone fixe commun. Le Général pouvait ainsi appeler l'un des chauffeurs. En ce qui me concerne, j'avais très peu de transports à assurer. Je sortais donc pour faire tourner mon camion et je me promenais en ville.

Je veillais cependant à toujours être présent aux repas, qui étaient préparés par un prisonnier allemand. Son métier véritable étant pâtissier, il mettait tout en œuvre pour nous faire apprécier sa façon de cuisiner… sans oublier d'étoffer les desserts.
Chez lui, et pour notre plus grand plaisir, le pâtissier et le cuisinier étaient en concurrence !

Les meilleures choses ayant une fin, je fus par la suite transféré au Camp de Sainte Marthe à Marseille (Dépôt des Isolés des Troupes Coloniales ou D.I.T.C.). Je décidai d'emblée de ne pas y séjourner, mais je ne pus échapper à une séance de désinfection : nous avons reçu un jet de D.D.T. (Dichloro Diphényl Trichloéthane : un insecticide puissant et toxique) entre la peau et la chemise puis dans la braguette : chez nous, quand on peut se passer de délicatesse, on ne se gêne pas !
Mais ne suis-je pas à moitié Gaulois ? Où est donc le mal ?

Des camions tournaient pour venir chercher des démobilisables, afin de les conduire sur les bateaux en partance pour l'Afrique du Nord. Un appel était fait à partir d'une liste. Je m'aperçus vite que nombreux étaient ceux qui ne se présentaient pas : ils préféraient rester en Métropole !

Je montai donc dans un camion à la place d'un soldat n'ayant pas répondu au premier appel. Je me retrouvai alors sur le porte-avions d'escorte "Dixmude" (construit par les Américains, transféré aux Anglais puis aux Français qui finirent par le rénover et l'intégrer à la Marine nationale quelques mois après, en avril 1946).



Porte-avions Dixmude dans les années 1950

La traversée de Marseille à Alger a pris plus longtemps que je n'en avais le souvenir pour l'aller (800 km tout de même).

J'étais resté éloigné pendant près de deux années et j'avais donc hâte de retrouver l'environnement qui avait été le mien. Je voulais aussi savoir ce qui s'était passé en mon absence.

Le navire ayant accosté très tôt à Alger, il me semblait envisageable de trouver le moyen de faire, avant le soir, les cinq cents kilomètres qui me séparaient de Constantine. C'était possible, mais je me trompais lourdement !



Vue d'Alger en 1946

A peine débarqués sur un quai du port d'Alger, une consigne circula : "Restez à l'endroit où vous vous trouvez et attendez !".
Attendre quoi ?

Une sorte de service d'ordre se mit progressivement en place sur ce quai, au centre duquel une table et deux chaises furent installées.
Deux dames portant des brassards de la Croix Rouge semblèrent prendre la direction des opérations… et finirent par s'asseoir.
Un interminable défilé de démobilisables commença alors. Chacun devait suivre l'immense chaîne, pour passer un à un, devant la table.

N'étant pas venu de manière régulière et ne voulant pas retarder les autres, je m'arrangeai donc pour passer le dernier. Je ne comprenais pas du tout pourquoi l'on nous retenait de cette façon. Si l'on voulait nous fêter, nous accueillir, un clairon aurait suffît ! Cela n'aurait rien coûté et cela n'aurait retardé personne. Tous ces "deuxièmes classes" revenant du front auraient peut-être même apprécié d'entendre la "Marseillaise". Mais ne rêvons pas, il fallait encore attendre.

Le soir arrivait quand je me présentai devant ces dames qui, elles aussi, commençaient à fatiguer. Je reçus comme les autres une demi-barre de chocolat et un paquet de cigarettes. Je fis alors un quart de tour et j'envoyai de toutes mes forces le tout à la mer !
Voilà qui ne plut pas, mais alors pas du tout, à un jeune Aspirant. "Mon Capitaine, ne doit-on pas mettre ce soldat indiscipliné en prison ?". La demande fut suivie d'effet : l'on m'embarqua dans le camion qui avait servi à livrer… les barres de chocolat !

A cause de mon caractère impulsif, j'avais perdu le droit de m'en aller !

Nous étions le 25 janvier 1946. Je m'étais engagé pour la durée de la guerre. J'adore certes la France et les Français, mais savait-on, ici, que la guerre était finie depuis le 8 mai 1945 ? Bien sûr, à l'époque nous n'avions pas d'ordinateur, mais quand même, me garder toute une journée pour du chocolat… alors que j'avais déjà accompli huit mois de trop !
Il n'y a pas du tout d'aigreur dans ce que je dis là ; c'est un constat. Je veux simplement raconter ce qui s'est passé, donner mes sentiments ; cela fait partie de mon histoire.

Je fis connaissance avec la prison dite du "D.M.I." à Alger. Il s'agissait d'anciens tunnels de chemin de fer dont on avait muré le fond à une dizaine de mètres de chaque entrée. De grandes portes, complétées latéralement par de petites ouvertures destinées à l'aération, fermaient chaque tunnel. Un bas-flanc en bois ceinturait chaque prison, ce qui la faisait davantage ressembler à une sorte de cave.

Je restai enfermé là deux nuits et une journée complète, sans être tiraillé par une envie de fumer : je ne fumais pas à cette époque de ma vie, donc pas de problème de ce côté-là.

Je ne mangeai pas non plus : à l'époque, je n'avais pas faim, tout simplement. Il faut dire aussi que s'habituer à une nouvelle nourriture, après deux ans de rations militaires, demande un peu de temps.

Au matin suivant, le Capitaine me fit appeler. Il me tint un long discours en insistant sur le fait que la France n'avait pas ou peu de bateaux, je ne me souviens plus exactement. Il avait en tout cas déplacé totalement le problème…
Mais comme un soldat de deuxième classe est toujours meilleur dans un rôle muet, j'attendis la conclusion.

Fait très rare en milieu militaire, j'eus droit à une poignée de mains. Je saluai quand même ; l'expérience, n'est-ce pas ?

Je m'en allai ensuite pour rejoindre Constantine où l'on me démobilisa le jour même et sans délai, le 27 janvier 1946.

Nota : sur le passage du Rhin, voir les actualités de l'époque :

https://www.youtube.com/watch?v=IneboINHhzE

https://www.ina.fr/ina-eclaire-actu/video/afe86003053/l-armee-de-de-lattre-franchit-en-masse-le-rhin

Chapitre 3 : la vie professionnelle et familiale

J'étais satisfait de mon escapade d'engagé volontaire. Revenu entier et en plus heureux du devoir accompli. Pour être vraiment léger, j'allai à la messe à Batna pieds nus, un dimanche : je me l'étais promis un jour de grande frayeur où l'air frémissait du passage croisé et constant de très nombreux éclats d'obus.

Le lendemain, je prenais conscience de ma situation nouvelle. Mes grands-parents n'étaient plus là. Ma sœur Mathilde vivait chez notre tante et notre oncle maternels : Jean Magnani (frère de ma mère Marie Magnani) et sa femme Edwige Erieux (que nous appelions tata Vivi).



Edwige et Jean

Mathilde allait se marier avec l'un de nos cousins, Lucien Ribes, qui avait participé activement à la libération de l'Italie de juillet 1943 à mai 1945.

Pour revenir à mon retour, j'avais bien oncle, tante, cousins et cousines, mais ils avaient leurs soucis et leurs préoccupations.

Mon père quant à lui, vivait encore avec sa seconde famille par alliance. A ce sujet, c'est en marge de ma vie, que j'avais souhaité indépendante, que des événements émouvants se sont déroulés : la seconde épouse de mon père, Reine-Lucie Reitz, était en visite chez son frère qui était Commissaire de Police à Biskra, lorsque mon père mourut. Apprenant la nouvelle, elle fit sa valise et fut trouvée morte à côté… Elle n'avait pas résisté au choc et était décédée d'une crise cardiaque. Elle fut enterrée à Biskra.

Comme il me fallait, un jour ou l'autre, affronter la vie, je le ferais seul, sans rien demander d'autre que le respect de mes droits humains. Je n'avais presque rien mais j'étais revenu chez moi, avec mes souvenirs, sous le ciel d'Algérie.
Mes biens se résumaient à ma prime de démobilisation qui s'élevait à mille francs et à mes vêtements militaires que l'on avait bien voulu me laisser. Pas d'abri, rien d'autre.



1946

Mes souvenirs de tout le bonheur que j'avais eu, je les devais à mes grands-parents qui vivaient et vivent toujours en moi ; je les avais dans l'âme et, depuis, je n'ai jamais rencontré de personnes qui laissent paraître autant de qualités, qu'ils portaient, eux, naturellement et sans effort… Ils m'ont tout apporté, tout communiqué ; pendant une période de leur vie, ils ont vécu pour nous, ma sœur et moi.

J'utilisai la somme de mille francs à diverses emplettes indispensables : je fis confectionner par un copain une paire de chaussures sur mesure ; elles étaient solides avec leurs "triples semelles" et rehaussaient l'ensemble de ma tenue d'une note cossue ; à la mode mais confortables, je crois que, déjà, je faisais des jaloux ! J'achetai deux paires de pantalons "civils", deux serviettes de toilette, une brosse à dents. J'avais pu conserver mon rasoir américain "Gillette".



Rasoir Gillette

Je m'adressai à un menuisier pour faire faire une "valise". Il se mit à l'ouvrage sans tarder et j'ai toujours cette sorte de cantine dans notre grenier. Il est des souvenirs solides comme du bois !



Une cantine solide

Au tout début de mon retour, je dormis sur un banc situé devant un square de la ville de Batna. Quand j'entendais des pas, je me redressais et m'asseyais pour donner le change ! Mais en regardant les lumières qui signalaient les appartements environnants, j'éprouvais le sentiment que tous avaient un abri et que j'étais le seul dehors ! Ce sentiment fut très fugace et je me débarrassai vite de cette pensée encombrante et négative d'autant que je constatai qu'il commençait à faire froid…

A la recherche d'une solution, j'ai trouvé rapidement l'idéal pour quelques jours : une niche sous l'escalier d'un immeuble bien tenu. Je m'y rendais avant qu'il ne soit fermé le soir. Ma principale préoccupation étant alors de ne pas être vu. Ma cantine restait la nuit dans une église et j'allais la récupérer le lendemain à l'ouverture. Je connaissais bien cette église car j'y avais été enfant de coeur. Néanmoins, je ne pouvais y dormir car c'était une véritable glacière ; oui, il y faisait très froid. La nuit, Dieu ne devait plus y être !



Eglise de Batna

Comme il devenait urgent de gagner un peu d'argent, je cherchais activement un emploi en faisant du porte à porte chez les gens susceptibles d'embaucher. Mon premier travail me fut donné à l'hôpital de la ville. On m'avait indiqué de me mettre à disposition d'un employé à l'entrée. Mais du coup ce Monsieur prenait du galon… et me le fit tout de suite sentir par l'air hautain qu'il adoptait !
"Voilà : ti balaie d'ici à là-bas et après ti va dedans parce qui li camion di charbon y va venir et ti vas décharger li sacs".
Peut-être que je n'avais pas la vocation d'un balayeur et d'un charbonnier, peut-être aussi que je craignais que les personnes qui m'avaient connu gosse ne passent par là ? Toujours est-il que je repris aussitôt les recherches systématiques que j'avais entreprises jusqu'ici, et qu'avant le soir j'avais trouvé un autre emploi !

J'arrivai dans une fabrique de pâtes. Mon travail consistait pour l'essentiel à répartir des pâtes qui tombaient d'une machine sur des claies. Rien de bien difficile bien sûr, sauf que les machines étaient placées de telle manière qu'il fallait travailler obligatoirement accroupi !
En effet, la ligne de machines avait été prévue pour être utilisée par des Mauresques, dans la position qu'elles affectionnent. Pour moi, quelle épreuve ! En fin de journée, je n'arrivais que difficilement à me mettre debout !

En outre, des camions de farine arrivaient de temps en temps et il fallait aider au déchargement : chaque sac pesait cent kilos !



Sacs de 100 kg

Quand j'en recevais un sur le dos, j'avais toutes les peines du monde à y faire pénétrer mes doigts, pour l'agripper. Le poids, ensuite, me poussait invariablement vers la gauche avant de me faire bifurquer à droite… La route sinueuse qui était la mienne, me conduisait à faire trois fois plus de chemin que les autres…
On peut dès lors évaluer le plaisir au travail de celui dont le poids et les repas étaient légers…

Mais paradoxalement, je n'étais pas malheureux. Mon désir impérieux était d'améliorer ma condition financière du moment.
De plus, les autres personnes autour de moi, essentiellement des femmes, étaient discrètes et serviables. Je pouvais chercher autre chose sans avoir à me précipiter.

J'avais demandé à la Préfecture l'échange de mon permis de conduire militaire contre un permis civil. Je répondis à une petite annonce proposant un emploi de chauffeur et j'obtins le permis et l'emploi à peu près à la même date.
Mon travail consistait à transporter des pommes de terre dans les villes sahariennes de Still, Djamaa et Touggourt, situées sur la nationale 3. Au retour, je transportais un chargement de dattes.

Pour fixer les idées, la distance entre Batna et Touggourt est de 330 km.



Suspension à lames

Mon patron avait prévu une paie "d'un niveau supérieur". Le souci est qu'au moment des comptes, il retranchait le montant des petites réparations et des contretemps qui avaient pu survenir : des lames de ressorts cassées ce qui arrivait souvent dans le désert ou encore des retards dus aux ensablements… Au final, je percevais une rétribution égale à celle d'un manœuvre sous-payé !
Mes recherches se poursuivaient donc.

Au niveau de l'hébergement, j'avais gravi un échelon en devenant pensionnaire chez une charmante vieille dame. Nous étions trois. J'étais en compagnie de deux écoliers, fils d'un garde forestier. Cette gentille dame avait cependant des penchants socialistes bien établis : elle nous nourrissait avec des parts égales pour tous… Mon appétit, j'en avais conscience, à ma grande honte, dépassait de loin celui des écoliers ! La satisfaction de bien remplir son rôle partageur, se lisait sur son visage rayonnant, mais au fil des jours, mon "petit creux" devenait gouffre… Je dus prendre congé au grand regret des deux autres pensionnaires.
Ma situation matérielle, quoique encore précaire, me permettait quand même d'assurer les dépenses essentielles.

Je m'installai dans un petit hôtel-restaurant du centre-ville où la pension complète était d'un prix peu élevé. C'était un petit peu mieux, mais je devais ajouter à cette pension, le montant des suppléments divers que je m'octroyais… Je vivais alors pour manger ! Pour moi, c'était mieux qu'au début : le nécessaire était allié au plaisir et ne faisait qu'un.

Il fallait encore améliorer l'ordinaire, mais l'examen de ce qu'il était possible de tenter, laissait apparaître des possibilités assez restreintes. L'après-guerre était une époque morose ; beaucoup de jolies femmes portaient encore des semelles en bois… c'est dire !



Chaussures avec des semelles en bois

Je fis une demande pour entrer dans l'Administration Pénitentiaire et de l'Education Surveillée.

La réponse tardant, j'entrai comme chauffeur dans les Eaux et Forêts, à Sétif. J'étais logé dans une chambre indépendante, accolée aux bureaux, et placée sous le logement de l'Inspecteur. J'étais bien. Ma paye était versée régulièrement. J'ai pu me vêtir correctement et, les jours de repos, me promener en ville sans complexe.

Ma principale mission consistait à conduire un Brigadier ou un Inspecteur lors de tournées en forêt, en général jusqu'aux maisons forestières qui étaient parfois très éloignées. Cela faisait de belles promenades et mon travail était très agréable.



Sétif



Environs de Sétif

L'Inspecteur, qui était bon, juste mais dur, finit néanmoins et assez rapidement par me manifester une certaine amitié. Il fallut pour cela qu'il fut touché par une "profonde révélation", laquelle me rendit sympathique à ses yeux.

Au départ, le problème de cet Inspecteur est qu'il adorait véritablement la conduite. Ainsi, dans mes débuts, il prenait d'autorité la place du chauffeur du camion des Eaux et Forêts ! Mais aimer conduire ne signifie pas forcément savoir conduire : à ma grande surprise, l'Inspecteur en question ignorait en effet totalement la nécessité de réaliser des "doubles débrayages" à chaque changement de vitesses. Les engrenages de la boîte de vitesses souffraient donc le martyre et manifestaient bruyamment leur désaccord !

Un jour, au cours d'une discussion, je m'enhardis à faire ressortir que "chacun devait faire son métier".
Sans parler, l'Inspecteur arrêta le camion et quitta sa place pour me la laisser. Je pris le volant en veillant à soigner ma conduite et mes "doubles débrayages" pour éviter de commettre une erreur qui aurait été fatale à mon petit prestige.

L'Inspecteur était ébahi : le camion roulait sans se plaindre ! Dès lors, tout alla toujours très bien entre nous. J'entendis même plusieurs fois l'Inspecteur faire au Brigadier des commentaires laudateurs sur ma façon de conduire et dans lesquels il n'hésitait pas à faire état de... dons particuliers !

Le camion que je conduisais faisait partie du parc automobile des Eaux et Forêts de Djidjelli (aujourd'hui Jijel, la ville la plus arrosée d'Algérie avec plus d'un mètre de précipitations par an). Il me fallut me rendre au sud de cette ville côtière éloignée pour assurer la campagne de transport du liège, à partir du mois de mai.



Transport du liège

Mais un matin je ne pus me lever. Ce paludisme qui s'était fait oublier si longtemps, revenait brutalement m'agresser. Mon travail interrompu posait des problèmes qui furent résolus de la manière la plus rapide et la plus simple : l'on me remplaça sans tarder et je m'en retournai, avec un beau certificat, chercher à nouveau du travail dans ma ville d'origine.

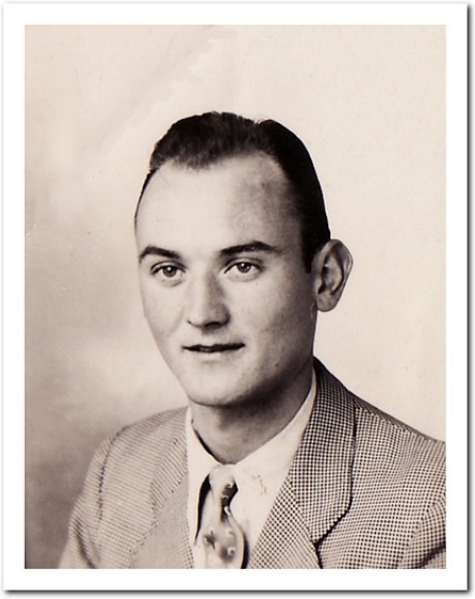
Je trouvai alors un nouveau poste de chauffeur dans une entreprise de travaux publics et génie civil. J'emmenais les ouvriers le matin jusqu'à Lambèse (aujourd'hui Tazoult) à 15 km au sud-est de Batna et je passais la journée entière à transporter des pierres qui servaient à la construction du nouveau mur d'enceinte de la prison centrale de cette ville.



Prison centrale de Batna

Je renouvelai ma demande pour l'Administration Pénitentiaire et de l'Education Surveillée, mais cette fois, j'allai également voir le Maire de Batna.

M. Alfred Malpel, ancien instituteur, avait également été mon professeur de langue arabe. Il fut Maire de Batna de 1941 à 1958 et son équipe municipale a eu la particularité de compter dans ses rangs un premier Adjoint Israélite et un second Adjoint Musulman.
Les choses ne traînèrent pas : je fus nommé surveillant ordinaire, titulaire d'emblée, grâce à mes états de services militaires qui avaient été évoqués auprès de l'autorité compétente.



Vers 1947



Vers 1950

Le 5 septembre 1947, je débutai dans les prisons. Cette profession de surveillant, quoique modeste, était stable et constitua pour moi une expérience utile par la suite ; j'y restai seize mois.

Au cours de cette période, je fréquentai puis je me mariai le 29 mars 1948, avec Raymonde Audiffred, institutrice originaire des Basses-Alpes comme l'on disait à l'époque (aujourd'hui Alpes de Haute-Provence). Actuellement tous deux en retraite, nous avons eu et élevé deux enfants.

Mon épouse est née à Lans, un hameau agricole de la commune de Jausiers situé à plus de 1200 mètres d'altitude et distant de 13 km de la ville de Barcelonnette. La famille d'Albert Audiffred (1891-1939) et de Marie Audiffred (1894-1967) comptait sept filles et deux garçons (dont un décédé en bas-âge).



Marie et ses enfants à Lans



Raymonde à Lans





Raymonde à Alger

Nous décidâmes, ma femme et moi, de ne pas avoir d'enfants pendant les cinq premières années de notre mariage, pour mieux recevoir ceux que nous serions susceptibles d'avoir ; nous étions en effet encore bien jeunes et non encore suffisamment "installés" pour réunir les conditions optimales de leur arrivée.

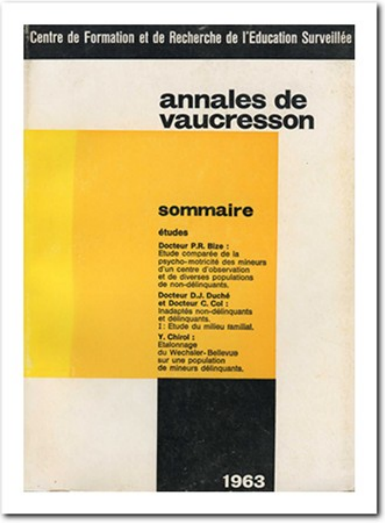
La méthode Ogino-Knaus nous permit de remplir cet objectif. Le hasard nous aida ensuite à tout faire coïncider : le mois du mariage et le mois de naissance de nos enfants ; c'est mars pour tout. Quelle facilité dans la réponse, quand on me pose la question... Et cela suffit à faire croire que l'on a de la mémoire !

Le premier janvier 1949, je fus nommé Educateur dans l'Administration de l'Education Surveillée qui s'était séparée, à cette date en Algérie, de l'Administration Pénitentiaire. Je conservai mon ancienneté acquise, c'est à dire vingt deux mois de Service Militaire plus seize mois de Surveillant Pénitentiaire.

Dépendante du Ministère de la Justice, cette administration était présente sur le terrain, par ses services extérieurs. C'était une structure jeune et dynamique qui allait de l'avant, en s'informant de tout ce qui se réalisait ailleurs à l'étranger et en s'appuyant sur un Centre de formation et de recherche, à Vaucresson en région parisienne, qui était largement ouvert au personnel, ainsi qu'aux spécialistes français et étrangers.



Centre de Vaucresson



Publication périodique

Fait rare, cette administration tolérait les initiatives personnelles, si elles présentaient des garanties de sérieux. Le but était d'obtenir un mieux sur le plan de l'éducation, de la moralité et de la sécurité de l'enfant suivi ou pris en charge.
Les "cas", selon la terminologie de l'époque, étaient confiés par ordonnances prises par les juges pour enfants. Les éducateurs travaillaient soit en établissements fermés, soit en milieu ouvert dépendant d'un établissement, soit auprès d'un tribunal pour enfants. Ils étaient hiérarchiquement rattachés à des Chefs de services, des Sous-Directeurs et des Directeurs de l'Education Surveillée.

Mon parcours dans cette administration va durer des années, jusqu'à ma retraite, et m'a permis d'exercer, ici et là, mon nouveau métier d'éducateur dans tous les types de services :
En "Internat approprié" à El Biar, au "Centre d'observation" de Birkadem, à "l'Institution publique d'éducation surveillée" de Birkadem, devenue plus tard, "Institut professionnel d'éducation surveillée".
Puis en France métropolitaine, au "Centre d'observation" des Chutes Lavie à Marseille, au "Centre d'action éducative en milieu ouvert", résidence des deux fleuves, à Avignon, au "Centre d'observation et d'action éducative" quartier de l'eau bouillie à Nîmes, avec deux remplacements en foyer pour chacun de ces deux derniers établissements.
A cela s'ajoutent des fonctions de "Délégué permanent près les tribunaux pour enfants" de Lille (avec pour secteur les courées de Roubaix, plus un secteur régional), de Versailles (avec pour secteur Argenteuil, Herblay, puis Mantes la Jolie) et de Nîmes (avec un secteur ZUP et Chemin bas d'Avignon et un autre secteur représentant à peu près le tiers du département du Gard).

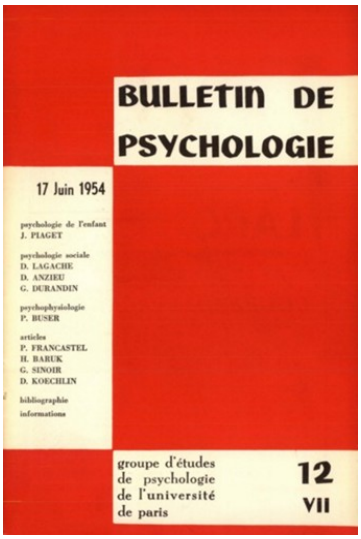
L'ensemble de ce parcours a été accompli dans le grade d'éducateur, c'est à dire au contact direct et permanent des jeunes. Avec vingt cinq élèves en moyenne à suivre en établissement, en Algérie, puis dix-sept en moyenne en Métropole.
Près des Tribunaux de Lille, Versailles et Nîmes, l'effectif suivi variait de cent à cent soixante-cinq mesures de "liberté surveillée".

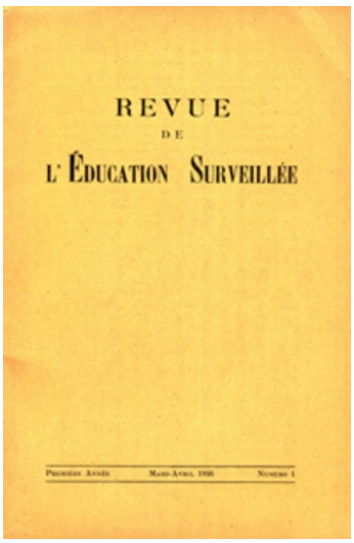
Tout cela, dans la joie ! J'ai ainsi connu une toute petite partie de la jeunesse d'Algérie, dont je parle la langue essentiellement en raison des circonstances, ainsi qu'une infime partie de la jeunesse délinquante de France. J'ai tellement eu à étudier le caractère de chacun, que par mimétisme certaines de leurs réactions sont devenues miennes. Au cours des heures de sport, j'ai couru avec des centaines et des centaines d'enfants ou adolescents… si bien que je crois encore aujourd'hui avoir gardé... leur âge !

Mais avoir dix-sept ans dans son subconscient et voir brutalement mon image actuelle se refléter dans une vitrine… c'est un choc ! Ne vous étonnez donc pas de rencontrer quelquefois un vieux qui rit tout seul ; il a ses raisons. La vie est tout de même bien belle !

Grâce à mon administration, à ses pratiques très évoluées, nous pouvions nous enrichir, nous étoffer et grandir dans nos connaissances. Nous devions arriver à communiquer, à partager et à transmettre avec facilité afin de pouvoir fournir l'exemple.
Nous avons suivi un grand nombre de stages de formation continue, dans des domaines très divers : entraîneur d'athlétisme, psychologie, art dramatique, plomberie, pédagogie de l'enfant... en ce qui me concerne.

J'ai également suivi un stage pratique en classe d'application (qui s'est déroulé à l'Ecole normale des instituteurs de la Bouzaréa à Alger) parachevé par une difficile épreuve de leçon de langage, passée devant M. Postel, Directeur de l'Ecole normale, son homologue de l'I.P.E.S. de Birkadem et tout le personnel de l'Education surveillée de la région d'Alger. Ma note finale de 12 me permit ensuite de faire la classe en tant qu'éducateur polyvalent.

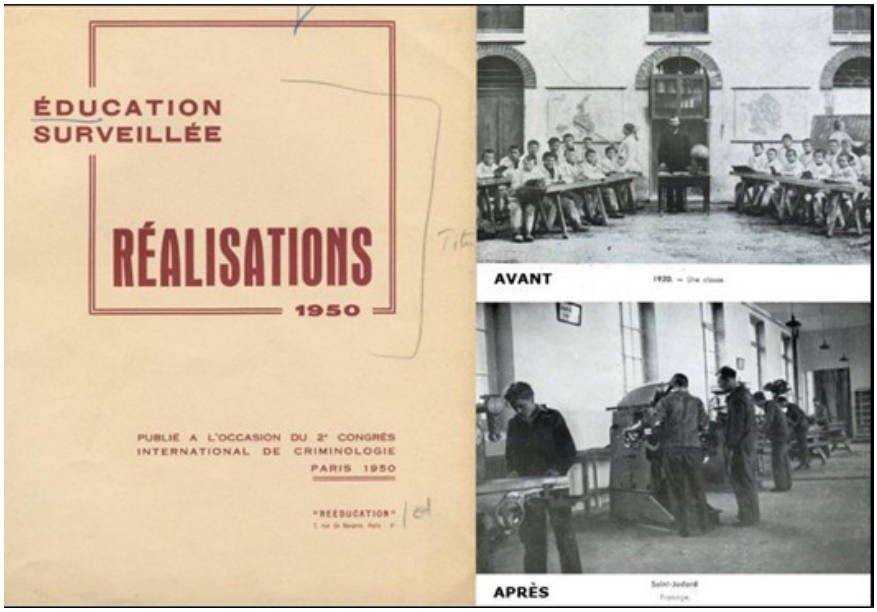




Dans les années qui suivirent, j'ai mis en place une salle d'activités dirigées et de dessin. C'est ainsi qu'à partir de cette réalisation de base, les enfants ont pu décorer leurs locaux communs et leurs chambres… d'une façon tellement réussie… que leur attachement à ce foyer fermé a grandi ; ils se sentaient chez eux, tant et si bien que j'ai pu ensuite leur confier les clefs pour qu'ils gèrent eux-mêmes "leur maison", sans qu'aucun incident ne se produise.

Ultérieurement, j'ai été chargé de sports. Dès l'année 1955, j'ai fait inscrire, par groupe de deux ou trois, des enfants qui, jusque-là, étaient restés confinés dans des établissements fermés : inscriptions dans de grandes équipes de football, dans des sections O.S.S.U. et U.F.O.L.E.P. ainsi que dans des groupes laïques d'Alger. Cela ne s'était jamais fait auparavant.
Je jouais moi-même en tant qu'entraîneur-joueur dans l'équipe fanion. Je me répète : que la vie est belle !

Les résultats : des félicitations, des dizaines de médailles et de coupes, avec entre-autres, la coupe du Général Massu !
Mais aussi, deux garçons sélectionnés parmi huit athlètes de l'Algérois, pour aller représenter le Département à Oran. Ensuite, un garçon qui partit seul en France métropolitaine pour courir le National avec l'illustre "Alain Mimoun".
Ce que cela a représenté, sur le plan psychologique, pour ces gosses et leurs copains, fut quelque chose d'énorme.



Le travail était passionnant. L'application des méthodes se faisait sous l'autorité discrète de nos chefs, dans une extraordinaire recherche de nouveautés positives. C'était un métier plein, un métier où chacun pouvait trouver sa plénitude, un métier d'homme requérant une grande souplesse, mais aussi une très grande fermeté.
Pour faire progresser les gosses, l'éducateur devait se documenter, découvrir, réfléchir, établir, projeter, etc… En un mot, progresser lui-même. Les contacts avec la psychologie modelaient et orientaient notre expérience.

Dans l'opposition amicale que nous avons pu avoir avec les "purs théoriciens", les éducateurs ont démontré, par les résultats obtenus, que si la théorie est valable et nécessaire, l'expérience en est le complément indispensable. La théorie, le conseil, sont à compléter par l'observation et une thérapeutique appliquée sur le terrain. Les actions qui en découlent doivent aussi et nécessairement être suivies d'évaluations.

Par ailleurs et par exemple, une fable de La Fontaine bien choisie, et éventuellement raccourcie, puis présentée sous forme d'un "sketch" simple, au cours d'une veillée, apportera bien plus qu'un discours, par définition trop long et trop austère ; les adolescents peuvent en effet, et pour bien des raisons, se sentir éloignés de tout ce qui correspond au monde des adultes.

Naturel et proche, c'est l'éducateur. Il lui est aussi nécessaire de viser le dépassement de lui-même et de ses élèves, dans le plus grand nombre de domaines possibles. C'est la règle de "l'entraînement collectif" : par exemple, si les enfants arrivent à sauter deux tabourets, l'éducateur, mine de rien, sans avoir l'air de forcer son talent, doit, avant tout le monde, en sauter trois !

Seul l'éducateur qui l'aura compris, pourra rester au contact des jeunes pendant toute une carrière… sinon gare aux ennuis et aux accidents de parcours !

Le récit de mes expériences vécues ne serait pas complet si je n'abordais pas la question de "l'apprentissage sur le terrain", qui était pratiqué bien plus souvent qu'aujourd'hui et que nous appelions à la maison et entre copains... "la castagne".

Dans la petite ville où j'ai passé mon enfance, j'étais connu et donc respecté. A part de petites disputes ponctuées quelquefois d'un coup lancé ou reçu, je ne m'étais jamais battu. Le problème de mon inexpérience était né après être parti de chez moi.

J'étais, disait-on, "beau garçon", si bien que je devais parfois tenir tête à des individus qui tentaient de se venger sur moi de leurs complexes. J'ai toujours fait face, mais je craignais au départ que mes moyens physiques ne s'avèrent insuffisants pour me permettre de m'en tirer, d'une façon nette et incontestable, contre un individu fort et aguerri.

D'où mon premier apprentissage dans le bûcheronnage.

J'y ajoutai la pratique de certains sports que je pratiquai juste pour en retirer ce qu'il m'importait de connaître ; d'abord la boxe, où j'étais heureux de constater que mes coups ébranlaient.
J'en gardai trois enchaînements, que je conservai comme un premier capital ! C'était l'époque motivante d'avant-guerre où Marcel Cerdan commençait à être connu et gagnait ses premiers combats en Afrique du Nord.



J'ajoutai un passage en salle de judo, où je retins également quatre ou cinq prises et la manière dont on doit peser sur les articulations, toujours vers l'intérieur, ainsi que la façon de dégager ses poignets en cas de besoin.

J'ai ensuite beaucoup pratiqué le football, d'abord comme "Avant", et je connaissais les points de contacts indolores de mes pieds. Comme "Goal", ensuite, j'appris à frapper des poings, des coudes et de la tête en plongeant ; j'avais alors de bons réflexes !

J'appris également à me servir de mes doigts repliés sur la phalange la plus solide et de mes paumes avec lesquelles je casse toujours des noix... pour entretenir le bon geste !

Ainsi, mon petit gabarit était théoriquement opérationnel. Restait à tenter de passer à la pratique. Le premier essai sérieux se présenta un jour où, avec des copains, nous étions entrés dans une salle de bal ; c'était rare ; nous écoutions la musique et admirions les demoiselles, quand un nouveau venu de Philippeville nous aborda pour nous demander de l'aider. Il craignait que des militaires avec lesquels il avait eu des mots, ne lui cherchent querelle. Nous l'accompagnâmes donc à distance. Lorsque des militaires le rejoignirent, nous nous approchâmes et notre arrivée modéra la discussion. Cela ne faisait pas mes affaires : il fallait absolument que je tente l'épreuve, que je mesure mes possibilités !

Je choisis donc le plus grand des militaires et lui envoyai mon poing sur la joue… Il ne broncha même pas ! Je fus stupéfait en l'entendant me dire : "tu permets que j'enlève ma veste ?". Il fait alors mine de retirer son vêtement et me lance un coup de poing.
Je me baisse et j'évite, mais je commets l'erreur en me baissant à nouveau de me pencher sur ma droite… et c'est le poing gauche qui me percute l'oreille ! Il était si grand ce trouffion que je ne surveillais qu'un bras. Heureusement, le réflexe est là : mon coude droit le frappe en plein visage alors que mon talon l'a touché au tibia et l'a conduit à se baisser. Son nez éclate, son sang me coule dans le cou en tachant ma veste qu'il me faudra jeter. Mais c'est fini, il est hors de combat !

Mes copains me font la fête. Je pèse le positif et le négatif : ça sera mieux la prochaine fois ! En attendant, je découvre dans le reflet d'une glace que mon oreille est en "chou-fleur". Mon apparence est surprenante…
Deux leçons pour l'avenir : il est primordial d'éviter les coups et d'appuyer au maximum le premier : c'est la règle de l'avantage, que l'on doit s'octroyer.

Je ne raconterai pas les actions du même genre qu'il me fallut soutenir pour, en bon Corse, ne pas renoncer à faire face. Mais, à part ce premier accrochage, qui était en quelque sorte un test, jamais je n'ai provoqué la bagarre. J'ai toujours tenté d'éviter d'avoir à agir brutalement, envers qui que ce soit. Mais un homme doit toujours être capable de s'opposer. Il doit faire front ; se défendre contre les mal intentionnés qui l'agressent. Cette attitude permet de conserver le respect de soi-même ; et puis, serait-il normal et moral de ne jamais répondre et de laisser les agresseurs retirer bénéfice, à nos dépends, d'une attitude de soumission ?

Je vous raconterai quand même, un autre petit incident du même genre : c'était pendant une période où il me fallait prendre mes repas sur le lieu de travail, au "mess" ou à la cantine de la prison, si vous préférez. Nous étions quatre, le Chef, un collègue âgé et un autre plus jeune et plus sportif qui avait été champion de France militaire de boxe en catégorie mi-lourds. Ce dernier pesait bien trente kilos de plus que moi. Il n'avait pas de graisse mais une charpente osseuse impressionnante qui faisait de lui une véritable armoire. Ajoutez à cela des poings larges et carrés, deux fois les miens ! Je l'avais d'ailleurs vu mettre KO un détenu vindicatif d'un seul coup de poing…

Il ne me serait jamais venu à l'esprit de lui chercher des noises. Il était assis à ma gauche et nous parlions avec les autres. Arrive le moment où j'annonce à la cantonade que je vais me marier et ne plus fréquenter ce "restaurant". Le collègue âgé me demande si ma future travaille, ce à quoi je réponds qu'elle est institutrice. Ce collègue me lance : "Oh, les femmes qui travaillent, c'est zig-zag" ! sous-entendant des moeurs légères. J'ai alors le sang qui me monte à la tête, mais ce collègue est âgé et je lui rétorque : "la prochaine fois que tu me sors des choses pareilles, je te casse les dents !". C'est alors que le mi-lourd se met debout en disant : "tu ne vas casser les dents de personne ici".

Dans un mouvement réflexe, mon corps entier se détend et avant même que mes jambes soient entièrement déployées, ma tête percute le visage du boxeur. Il recule sous le choc, traverse la salle à reculons, pâle, les yeux fermés, un mince filet rouge s'écoulant de sa pommette droite, et va frapper l'angle de la pièce en glissant sur le sol. Ses deux gros poings sont serrés, les bras croisés à hauteur des poignets. Il reste KO pendant trois ou quatre secondes et je me prépare au retour. Il se lève et, chose étonnante pour un boxeur de ce niveau, il saisit une chaise par le dossier et la brandit. Je sais alors que j'ai gagné !
Mais un chef s'interpose, le boxeur quitte la salle en me criant "à la sortie !" et d'autres copains arrivés là me poussent hors de la cantine.

Effectivement, le soir même, en quittant le travail, je vois le boxeur devant le portail, sur le trottoir d'en face. Comme visiblement il m'attend, je vais à sa rencontre… et là, surprise : il me tend la main… je la lui serre et m'en vais ébahi mais fier tout de même, un peu soulagé aussi : c'est fait, j'ai passé un cap.



La leçon que je tire de tout cela, c'est que dans son existence, l'homme a tort de croire dans les demi-mesures, c'est sa faiblesse…

Soit l'on gagne, soit l'on perd (ou, comme le disait à ses proches le truculent Député Communiste de l'Hérault Paul Balmigère : "dans la vie, il n'y a que deux catégories de personnes : les baiseurs et les baisés !).

Rien d'autre n'est vrai. C'est seulement à partir de cette base que la route se trace sans ambiguïté.
La discussion en cas d'opposition, est un vent qui n'arrange rien.

Pour autant, toute victoire n'étant que temporaire, la bataille a-t-elle une utilité ?

C'est avant, qu'il convient d'y penser, car aucune des deux parties, une fois engagée, ne souhaitera perdre.
Ici, c'est le plus fort qui a tendu la main. Qu'il en soit remercié.

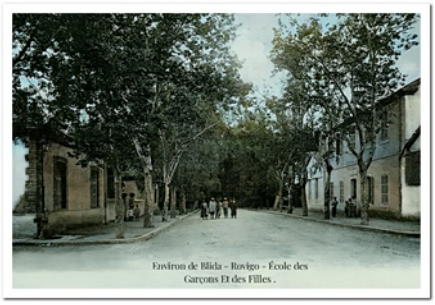
En Algérie et depuis notre mariage, ma femme a bénéficié d'un logement de fonction et nous avons toujours habité dans une école : à Lambèse (Tazoult), à Menerville (Thénia), à Rovigo (Bougara) et à Birkadem (Birkhadem).



Lambèse



Ménerville



Rovigo



Birkadem

Nous achetâmes d'occasion une voiture Simca 5 1939 bicolore bordeaux et noire, puis une 4 CV Renault vert clair, d'occasion elle aussi, mais qui avait une fâcheuse tendance à perdre une de ses roues au cours de nos découvertes de l'Algérie.



Simca 5



4 CV

Nous étions jeunes et heureux.



Dans les rues d'Alger vers 1951

Ensuite vinrent les enfants. Quelques soucis, mais surtout de très grandes joies.



Geneviève à Alger rue d'Isly vers 1955



Geneviève et Jean-Marie sur la terrasse à Birkadem vers 1958-1959





Sortie au restaurant vers 1960 et retour de la Foire d'Alger

C'est alors que nous nous trouvions à Rovigo, que les troubles et attentats que l'on qualifiait à l'époque "d'événements en Algérie" prirent naissance et s'amplifièrent. Chacun connaît les tiraillements politiques qui ont abouti à mettre un terme à l'existence des départements d'outre-mer situés en Afrique du Nord.

Simple citoyen et simple réserviste de l'armée française, j'ai, comme tous mes compatriotes en âge d'être mobilisés, été appelé à prendre du service au sein "d'Unités Territoriales". Leur mission était le maintien de l'ordre public. J'y ai servi à Rovigo puis à Birkadem.

Que dire, sinon qu'au sein de ces unités de la "Territoriale", l'entente était parfaite, l'état d'esprit des meilleurs et que chacun y accomplissait les missions de surveillance et d'îlotage au mieux de ses possibilités. Nos groupes n'ont jamais été attaqués.
Il n'y avait d'ailleurs pas de combat, ni de guerre au sens où les belligérants n'étaient pas sur le terrain au milieu d'averses d'obus et où nous avions le bonheur de rentrer dans nos foyers chaque soir ou presque.



Repas au mess de la Territoriale à Alger

N'empêche que plusieurs camarades rencontrés dans ces unités ont été lâchement assassinés dans des villages. Les victimes ont également été nombreuses à Rovigo et dans les environs immédiats. Bien des personnes qui accomplissaient un travail dans les campagnes, ont été surprises par des tueurs qui ajoutaient une victime à leur tableau de chasse. Ils ne se préoccupaient pas de connaître les opinions, l'âge ou le nombre d'enfants à charge… Odieuse barbarie qui est le fait du genre humain… et dans un passé si proche qu'il est encore là.

A Birkadem, une longue série d'enlèvement suivis de disparitions définitives ou d'assassinats sont à déplorer. Des grenades ont été lancées dans des lieux fréquentés et publics, des bombes en ville, à Alger, comme chacun sait.

Nous limitions nos sorties et nous ne nous déplacions que dans des lieux peu fréquentés et peu confinés.



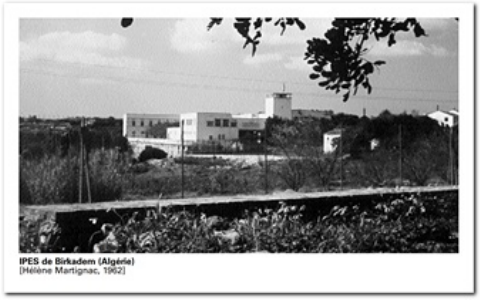


Jeux dans la cour de l'école et sur le parking de l'aéroport d'Alger

En marge de notre service à la Territoriale, il se produisait des incidents, accrochages ou règlements de compte.

Un matin, en sortant de l'école à pied pour me rendre à la Territoriale, je suis mis en joue par un jeune enfant qui avait entre les mains un vrai pistolet. Eberlué, je n'ai même pas eu le temps de dégainer mon révolver : le gamin s'est enfui au coin de la rue.

Un autre jour, j'étais avec une vingtaine de gosses, arabes, berbères et européens, dans la cour extérieure de l'I.P.E.S. (Institution Publique d'Education Surveillée) de Birkadem. Des clameurs s'élevaient jusqu'à nous et provenaient d'un quartier en contre-bas qui était composé de villas. Les enfants de l'Etablissement se précipitèrent au grillage qui nous séparait de la route.



Arrive en courant un jeune adolescent indigène, la figure ensanglantée. Il était suivi par toute une bande de garçons de son âge qui lui lançaient des pierres. En arrivant à notre hauteur, le poursuivi s'arrête et sort de sa poche un drapeau français qu'il serre à une extrémité pour le montrer fièrement. Il détale à nouveau. Après avoir un peu hésité, la meute continue à ses trousses.

Je garderai toujours cette image en tête…

J'étais dans l'impossibilité d'intervenir, maintenu dans l'enceinte par le grillage… et puis l'affreux résultat de cette lapidation entreprise par des gamins. Tout ce qui s'est passé en Algérie est pour moi contenu dans ce fait : c'est un résumé.

Nota : à propos des I.P.E.S. voir : https://journals.openedition.org/rhei/20?file=1, un article documenté d'un de mes anciens collègues, Raymond Sultan.

Il arriva un jour où nous fûmes directement concernés. Nos enfants jouaient sur la terrasse de l'école, située au premier niveau, quand se produisit une explosion qui me fit me précipiter à leur rencontre.

Ils n'avaient rien car l'explosion s'était produite en bas. Je regardai alors dans la cour…

Un employé musulman, préposé au nettoyage des classes, était là, agenouillé, couvert de blessures. Pensant qu'il était victime d'un attentat, je le conduisis chez les gardes mobiles qui étaient cantonnés non loin de l'entrée. Ma surprise fut grande quand je sus ce qui s'était passé. Cet Algérien avait tenté de placer une grenade offensive derrière le tableau, replié, de la classe de ma femme. Dégoupillée, la grenade avait glissé. L'employé avait alors couru à l'extérieur aussi vite que possible, mais avait reçu des éclats à la suite de l'explosion de la grenade.

Une boucherie humaine avait donc été évitée accidentellement au sein d'une classe d'enfants innocents, enfants qui étaient d'ailleurs, comme le plus souvent au début des années soixante, en majorité des enfants de parents... musulmans !



Exemple de classe en 1959 (filles et garçons / indigènes et européens)
Geneviève est avec des couettes (en haut et au centre)



Raymonde vers 1962

Un soir, je sortis de mon travail assez tard et me dirigeai vers notre domicile en voiture. Une bande de jeunes accompagnés d'un adulte et armés de pierres commencèrent à caillasser mon véhicule. Je m'arrêtai immédiatement, m'extirpai de la voiture et, sans une parole, je plongeai la tête en avant sur le premier des jeunes, le meneur. Il s'effondra le nez cassé et couvert de sang. Un seul autre adolescent osa, avant de s'enfuir, me lancer un assez gros caillou qui me percuta la poitrine. J'encaissai sans broncher. Les autres enfants et l'adulte firent silence. Je remontai alors en voiture et rentrai chez moi.

Dans le but d'éviter le renouvellement de ce genre d'incident, je le signalai. Ma femme obtint quelques semaines plus tard une mutation exceptionnelle qui nous permit d'habiter sur mon lieu de travail à Birkadem.

Dans les premiers jours de mai 1962, deux collègues de travail sont arrêtés sur la petite route qui conduit à l'établissement. On ne les reverra jamais plus.

C'est décidé, l'insécurité n'étant plus supportable, il nous faut quitter l'Algérie et nous décidons de le faire sans plus attendre. Nous avons ainsi eu la chance d'éviter la cohue et bien des désagréments.

Je réserve un "cadre" (aujourd'hui, un containeur) que nous remplissons en partie avec nos quelques meubles, les lits, l'électroménager, les tables et chaises, un chauffage d'appoint au gaz, la télévision noir et blanc, le poste de radio "Radiola" et une série de cartons contenant la vaisselle et les livres. La voiture Simca Aronde sera conduite au port d'Alger avec l'aide d'un copain, Monsieur Misud. Comme je l'expliquai par la suite à mes enfants, nous avions fait le nécessaire en respectant l'adage "il faut non seulement se débrouiller pour nager, mais en plus sauver son linge".



Poste Radiola

Le contexte était le suivant :

Un premier référendum sur l'autodétermination de l'Algérie avait eu lieu le 8 janvier 1961, tant avec les électeurs de Métropole qu'avec ceux d'Algérie (indigènes et européens). Le résultat fut à 74,99 % en faveur de "l'autodétermination des populations algériennes" (taux de participation de 76 % en Métropole et de seulement 59 % en Algérie).

L'état d'esprit autour de nous, dans l'Algérois, était que ce vote n'était pas représentatif et qu'il ne pourrait jamais être suivi d'effet.

Pourtant les chiffres étaient là : en Algérie, seules les circonscription d'Alger et d'Oran avaient voté Non.
Partout ailleurs, le Oui l'emportait (70 % des votants représentant 39 % des inscrits. Le Non à l'autodétermination donnait en Algérie 30 % des votants représentant 17 % des inscrits).

Les accords d'Evian ont été signés le 18 mars 1962. Un référendum strictement métropolitain, organisé le 8 avril 1962, a donné plus de 90 % des voix en faveur de la mise en oeuvre de ces accords.

Un autre référendum était prévu par ces accords, dans les trois à six mois suivants : ce référendum d'autodétermination se tiendra en Algérie seule, le 1er juillet 1962. Le résultat fut sans appel : 99,72 % des votants (représentant 91,87 % des inscrits) ont souhaité que "l'Algérie devienne un Etat indépendant" : il se confirme pour ceux qui ont tardé à partir, que les personnes ayant la nationalité française ou qui se sont engagés pour la France doivent quitter l'Algérie et se rendre en Métropole.



Bulletin de vote pour le Oui

Comme d'autres, nous n'attendrons pas juillet et les résultats de ce dernier référendum : nous embarquerons le 12 mai 1962, après avoir dit au revoir à nos collègues de travail et à Madame Sastre, l'épicière qui était toujours installée en face de l'école de filles de Birkadem.

Une Caravelle prise à l'aéroport d'Alger nous dépose à Toulouse. C'est notre premier voyage en avion.

Nous prenons ensuite le train, puis le car pour Barcelonnette et Jausiers (département des Basses-Alpes). C'est dans un hameau de ce village d'altitude, à Lans, qu'habite ma belle-mère, Marie Audiffred (famille Audiffred-Ebrard) veuve d'Albert Audiffred (famille Audiffred-Manuel) que je n'ai pas connu car il est décédé en 1939.

La maison de Lans, comme de nombreuses petites fermes agricoles, possédait une écurie située derrière la salle commune.
Un cheval y réchauffait encore les lieux à notre arrivée et sa présence complétait la chaleur dispensée par l'unique cuisinière à bois située au milieu de la pièce de vie.
Dans le passé, plusieurs vaches occupaient également cette écurie.



Maison de Lans en 2002

Par comparaison avec celles du voisinage, cette maison avait deux particularités qui suscitaient commentaires et envie :

D'abord, un "Tub" était installé dans le bûcher et permettait de chauffer l'eau du bain qui se prenait dans une baignoire en zinc. Quel modernisme !

Ensuite, à l'extérieur de la maison, devant un appenti (que l'on aperçoit à gauche sur la photo), se trouvaient les cabinets d'aisance constitués d'une planche percée donnant sur un ruisseau d'eau courante. La maison des parents de Raymonde était la seule de tout le hameau à disposer de telles commodités. Fait d'autant plus appréciable... que ce ruisseau desservait ensuite en eau potable toutes les autres maisons du hameau situées en contrebas !

Sur les prospectus du village de Jausiers, il est dit que Lans possède un « cimetière installé au milieu des champs qui vaut le détour. Ce refuge d'éternité, où sont installées des tombes remarquables, rappelle aux passants la prospère aventure commerciale des enfants du pays vers La Louisiane et le Mexique ».
C'est sur le chemin menant à ce lieu de recueillement, le seul dans la commune qui soit à l'horizontale, que j'ai appris à mon fils à faire du vélo après en avoir retiré les roulettes.



Chemin menant au cimetière

Marie, la maman de Raymonde, habite avec Pierre, le frère de Raymonde. Les maisons familiales d'autrefois abritaient en effet plusieurs générations. Mais la solidarité traditionnelle autant qu'économique était en train de céder la place à l'individualisme matérialiste vers lequel notre génération s'est précipitée : c'est ainsi que nous resterons à Lans moins d'un mois.

Quelques jours après notre arrivée, nous nous sommes rendus au port de Marseille pour récupérer la voiture avant de nous rendre à la Préfecture de Gap pour signaler ma présence à mon Ministère de tutelle (le téléphone fixe n'existait quasiment pas à l'époque. J'ai trouvé une statistique selon laquelle, plus de dix ans après, en 1975, seul un Français sur sept disposait du téléphone à son domicile. Inimaginable de nos jours !).

Nous sommes passés, au retour, devant le village de Savines le Lac, nouvellement reconstruit à la suite de la mise en eau du barrage de Serre-Ponçon. Renseignements pris, il y a là des logements à louer et un poste d'enseignant pour mon épouse.

Nous nous installons donc près du magnifique "Grand Morgon" qui n'arrête pas de se mirer dans le beau lac bleu, qu'enjambe un pont audacieux qui parachève d'une manière très heureuse cet environnement majestueux.



Vue à partir du logement de Savines



Geneviève et Jean-Marie

C'est beau, c'est reposant, c'est la France. Voilà somme toute une promotion… nos enfants seront bien mieux ici que partout ailleurs… nous sommes désormais ici chez nous.

Il nous a fallu cependant nous adapter professionnellement. Alors que ma femme exerçait à Savines le Lac depuis le 1er juin 1962, je n'avais pas encore d'affectation professionnelle sur un poste. Il faut dire que le rapatriement d'un million de Pieds-noirs dans un pays de 46 millions d'habitants embouteillait sensiblement les administrations.

Je finis néanmoins par être nommé auprès du tribunal pour enfants de Lille à compter du 1er octobre 1962. Dans le même temps, ma femme était nommée Directrice de l'école maternelle du 18, boulevard d'Halluin à Roubaix et bénéficiait d'un logement de fonction.

Un gros dépaysement nous attendait : nous passions du Nord de l'Afrique au Nord de la France.

Notre logement était donc situé boulevard d'Halluin, non loin des usines La Redoute. Il était assez grand mais très poussiéreux car chauffé au charbon et les toilettes se trouvaient à l'extérieur, à l'arrière, au fond du jardinet.



Devant le logement de Roubaix

La région était froide. Et pour nous accueillir, l'hiver 1962 fut glacial : les canaux gelèrent et la banquise se forma à Dunkerque.

En octobre 1964, nous avons donc déménagé à Marseille au 83, boulevard du Redon, bâtiment C, dans un petit appartement T3 que nous avions acheté à crédit et sur plans à partir d'Algérie.
La Résidence La Rouvière était un énorme ensemble immobilier de 7 bâtiments dont 5 de grande hauteur où nous retrouvâmes par la suite Monsieur Misud.

L'idée était de retrouver un peu de soleil et d'occuper ce logement. J'avais donc demandé puis obtenu ma mutation au Centre éducatif des Chutes Lavie, mais Raymonde avait dû se mettre en disponibilité, autrement dit en congé sans solde.



Vue générale



Sur le balcon

Le changement de climat était appréciable malgré des jours (3, 6, 9…) où le vent soufflait très violemment. L'été, après mon travail et un jour sur deux, nous partions en voiture tous les quatre, à la plage, du côté de Bandol.

Mais les enfants grandissaient et il ne fut plus possible de vivre correctement sur un seul salaire. Nous rejoignîmes donc la région parisienne qui offrait de nombreux postes vacants.

J'obtins le 1er février 1966, une mutation près le tribunal pour enfants de Versailles et mon épouse un poste à Bois-d'Arcy dans les Yvelines. Nous habitions dans la Résidence de l'Eglise.



Résidence de l'Eglise

En décembre 1966, nous déménagions au 6, rue Saint-Exupéry au Chesnay, près de Versailles, non loin des travaux de construction du nouveau centre commercial et immobilier Parly 2 (plus grande copropriété de France), qui, pour l'anecdote, avait dû être renommé car le projet initial portait pompeusement le nom de Paris 2.





Le 6, rue Saint-Exupery

Au 1er septembre 1968, nous retrouvions un logement de fonction qui se situait dans le groupe scolaire Turpault à Bois-d'Arcy. Ce logement était clair mais pas du tout isolé phoniquement, notamment au niveau des planchers.



Un an après, Raymonde fut nommée Directrice d'école et mutée à l'école maternelle Descartes à Fontenay le Fleury, laquelle venait d'être construite.
Nous y restâmes jusqu'à fin août 1972. Un bruit récurrent lié à la dilatation des conduites de chauffage et un affaissement des cloisons du logement de fonction, laissant voir le jour entre le couloir et le séjour, nous incitèrent à quitter les lieux pour éviter les désagréments liés aux travaux de remise en état.



L'année scolaire 1972-1973 se passa donc à Trappes, à l'école maternelle Léo Lagrange, dans un beau petit logement individuel tout neuf, mais entouré d'impressionnantes barres d'immeubles.



Mon épouse étant nommée à Versailles, nous reprîmes en septembre 1973 un logement en location au 39, boulevard du Roi à Versailles, dont, pour l'anecdote, les propriétaires étaient les possesseurs des outils de jardin Wolf.



Nous avions alors revendu l'appartement de Marseille et cherchions une maison dans le sud de la France. Au hasard d'une visite à William Segni et son épouse installés avec Madame Sastre à Bernis dans le département du Gard, cet ancien collègue de travail nous indiqua des terrains à vendre. Grâce à un nouvel emprunt, nous y avons fait construire en 1973 une petite maison de 80 m2.

En juillet 1974, Raymonde se mit à nouveau en disponibilité et j'obtins un poste à Avignon, au Centre en milieu ouvert du quartier Montclar. Nous nous installâmes à Bernis, impasse des Oliviers, et je fis quotidiennement la route Nîmes-Avignon pour aller travailler.







Un poste d'éducateur se libéra ensuite à Nîmes, quartier de l'Eau Bouillie, où l'heure de la retraite sonna à 55 ans en 1981.



Médaille de l'Education Surveillée

Chapitre 4 : la retraite

La retraite m'a conduit à faire un retour rapide dans le passé. N'ayant rien ajouté à la réalité, mon récit manque peut-être un peu d'attrait. Toutefois, s'il pouvait intéresser ne serait-ce qu'un orphelin, je n'aurais pas manqué mon but.

Il me faut maintenant vous parler de mon refuge, d'une source de compensation, face aux petits aléas de la vie. Cette activité a joué pour moi un rôle de vases communicants en faisant passer du côté où cela n'allait pas trop bien, les satisfactions que j'obtenais par ailleurs.

Choisir le loisir principal qui vous accompagnera tout au long de votre existence est autant à la portée de tous, que chercher à améliorer son caractère. En ce qui me concerne, tout cela s'est mis en place dans ma prime jeunesse : je devais avoir entre quatre et cinq ans, quand mon Grand-père m'a inculqué le virus de la chasse.

Toutes nos promenades se faisaient dans la nature. Nous prenions de petits chemins. Nous traversions des champs incultes. Nous parcourions de grands herbages. Nous faisions halte à proximité de points d'eau. Nous étions le plus souvent silencieux et nous observions le gibier qui se laissait surprendre. Mais avant cela, il y avait cette merveilleuse complicité qui faisait que nous pouvions procéder, toujours en silence, à tout un cérémonial… la fabrication des cartouches.

Elle se faisait sur la grande table de la pièce commune. Tous les ingrédients, pleins de mystère, étaient étalés religieusement sur la toile cirée. Les douilles étaient de petits objets colorés dans lesquels j'introduisais mes doigts. Les plombs constituaient un assemblage parfait et magique, du fait de leur forme sphérique, de leur aspect poli et brillant et de la façon qu'ils avaient de se ranger en ordre concentrique dans un bol, lorsque mon Grand-père les faisaient couler depuis un sac.
Je me rappelle aussi des petits carrés de poudre "T", dont je savais qu'ils pouvaient être entassés sans risque et qu'ils pouvaient brûler facilement à l'air libre, en dégageant une grande flamme. Cette combustion ne pouvait devenir dangereuse, par explosion, que si la poudre avait été enfermée ou comprimée.



Nécessaire pour fabriquer des cartouches

J'entends parfois dire qu'il faudrait supprimer les armes. Je pense pour ma part qu'il faudrait enseigner et apprendre le plus possible sur tout ce qui peut s'avérer dangereux. Ainsi, avec les armes, le meilleur moyen de s'en garder et de s'en défendre, passe par la maîtrise de leur maniement. Car, dans la vie courante comme en temps de guerre, les accidents dus à un manque de connaissances sont nombreux.

Je reviens à mes propos sur la chasse et sur ses instants merveilleux. Le réveil pour la chasse en faisait partie. En temps normal, le grand réveil en bois qui trônait sur la cheminée ne faisait que donner l'heure. Il devenait magique lorsque, dès la veille, nous nous préparions pour la chasse : je suivais les gestes de l'aïeul un peu comme un chien de chasse qui observe son maître, avec une telle attention que rien d'autre n'existait… J'étais fasciné. Mon Grand-père tournait son réveil, en ouvrait la porte, me montrait son mécanisme… je le suspecte maintenant d'avoir accompli tous ces gestes de manière mesurée et un peu théâtrale, pour donner à ce moment l'importance qu'il lui semblait mériter : le coeur de l'objet attendu apparaissait alors.

Quel enchantement de voir tout ce qui se passait là.

L'ensemble d'abord, cette mécanique qui faisait entendre son halètement, discret et régulier. La synchronisation des pièces qui tournaient ou se balançaient, chacune à leur rythme propre et à une vitesse différente… je peux vous l'affirmer, cette merveille était bien l'objet le plus précieux qu'il m'avait été donné de voir. J'attendais…

Les clefs ensuite, que mon Grand-père manoeuvrait. Je les trouvais disgracieuses par rapport au reste… mais elles détenaient le pouvoir…
Je savais que le monstre qui était tapi au bas de l'appareil, allait lancer la multitude de ses pointes hérissées dans une folle sarabande, une ronde divine génératrice de bruits mélodieux, une Arlésienne rudimentaire qui me sortirait de mes rêves de manière enchanteresse. C'est donc à partir de cette musique que le départ pour la chasse était donné.



Dans une grande musette qu'il portait au flanc, mon Grand-père avait déposé, protégé par une feuille de papier journal, un demi-pain, choisi un peu rassis… Ah qu'il était bon ce pain, quand, à midi, arrivés fatigués à une source, mon Grand-père l'ayant partagé en deux, m'en remettait une part. J'en avais alors l'eau à la bouche.

Quel était le sens éducatif souhaité ? Je le sus plus tard, quand il me fallut quelquefois me passer de déjeuner. Je l'ai alors fait sans aucune souffrance. De même, quand je me retrouvais pour mon travail à l'extérieur, je ne déjeunais que d'une baguette de pain sur le bord d'une route ou d'une rue… la tête pleine de souvenirs et la joie au cœur.

Je crois que l'une des choses essentielles de ma vie a été ma disponibilité pour les autres, sans perdre de vue que pour servir, il faut en premier lieu s'occuper de soi et des siens. J'ai suffisamment à faire dans ma petite sphère, pour ne jamais jalouser qui que ce soit. Mes besoins sont faibles et je les comble facilement. Je m'intègre à mon environnement et m'affranchis de ce que l'on appelle "les préoccupations personnelles", pour ne pas dire "les obsessions personnelles". Je suis heureux, libre, à l'aise. Je crois savoir mesurer d'instinct une situation, sans calcul, tout en restant dans des limites raisonnables, ce qui à mes yeux est important.

A l'instar du mécène ou du sponsor, l'homme heureux est aussi un homme généreux. C'est important également, car faire le compte de ce qu'on s'autorise à donner, n'est-ce pas cela la vraie misère ?

La chasse, c'est l'aventure. Elle vous entraîne le plus souvent dans des endroits, tout près de chez vous, où vous n'iriez jamais autrement. Le gibier piète et se cache dans les buissons, les replis de terrain et les endroits les plus inattendus. Il faut donc le débusquer, passer d'un fourré à un autre, d'un versant à un autre, les sens en éveil en s'identifiant à l'animal sauvage recherché. Savez-vous que les battements de mon cœur s'accélèrent une fraction de seconde avant que le gibier ne se découvre ? N'est-ce pas une sensation en rapport avec notre nature profonde ?

Fouiller du regard, revenir sur ses pas, passer là où l'on ne l'aurait jamais fait autrement… La chasse permet l'examen minutieux du terrain, des paysages et de la nature. La chasse motive : quel autre individu qu'un chasseur va à travers la garrigue, passe dans les ronces, franchit l'endroit le plus touffu, pour en sortir haletant, griffé, mais heureux !

En Algérie, j'ai longtemps chassé avec un chien courant, "Zéphyr". En Métropole, je chasse le plus souvent seul et sans chien. Si j'y étais autorisé, je troquerais mon fusil contre un lance-pierre. Je vois d'ici les "grands chasseurs", les "vrais chasseurs", s'esclaffer ! Qu'ils rient… je serais très heureux de leur apporter cette joie !

J'avoue ne pas comprendre certaines réactions d'opposition à la chasse. La chasse devant soi donne, en réalité, bien davantage l'occasion de marcher que de tirer. Le commerce de la viande d'élevage ou du gibier, les quêtes nocturnes et sanguinaires des chats sont elles plus respectables ?
La viande provient toujours d'un animal sacrifié, les légumes et les fruits sont toujours arrachés à la terre ou à l'arbre qui les fait vivre…

Si je ne me souviens jamais bien longtemps d'un bon film ou d'une bonne émission de télévision, je me rappellerai toujours des journées de chasse que j'ai vécues : le lièvre qui quitte vos chausses, qui vous transporte de ses grandes foulées… Un monde inconnu de la plupart, aujourd'hui !

Marchant depuis le matin, mon regard était passé du tableau général fourni par le paysage environnant à cette touffe verte nappée de quelques plantes séchées couleur caramel. Nous y dirigions nos pas et au moment d'y poser un pied… le tambour de ma poitrine déclencha son roulement rapide. Surprise : le cerveau identifie en même temps que l'oeil, un lièvre dont le corps se déroule dans une souple détente. Il détale là, le long du fossé, ses longues oreilles rabattues derrière la tête comme la casquette d'anciens coureurs cyclistes dont la visière reposait sur la nuque.

Le dos s'arrondit de la même manière, mais le lièvre lui, efface l'impression de repli sur soi par un mouvement d'extension de tout le corps qui fait mesurer sa splendeur. Vous l'avez vu en gros plan. Il vous fait fugacement découvrir ses perspectives. C'est un tableau fugitif et changeant qu'aucun peintre ne pourra jamais reproduire. Chaque fois sera une autre fois. Tout sera neuf, nouveau, jamais identique, toujours hors du commun…



Retour de chasse à Lans

Ce qui se passe dans ces moments-là ne décevra jamais, ni le peintre, ni le photographe, ni le simple amoureux de la nature, ni les enfants et tous ceux qui en ont gardé l'âme !

La chasse, la pêche, les promenades, sont des loisirs qui se prolongent dans les rêves au point de meubler l'esprit, de gommer le stress. L'effort reste en outre dosé à la convenance de l'individu : allonger ou raccourcir le pas est à la portée de tous. S'en priver, c'est injurier la nature. Se laisser constamment transporter en voiture n'affinera pas vos mollets, ne comblera pas votre désir de liberté et ne vous maintiendra pas en bonne santé.

Pour autant, si j'ai pratiqué et aimé passionnément la chasse, je n'en ai jamais été esclave. Une soupape de sécurité a toujours joué et j'ai pu et dû m'arrêter de chasser pendant des durées variables et quelquefois assez longues. Oui, même les bonnes choses doivent parfois, volontairement ou non, être repoussées, laissées de côté pour un temps.

La chasse, c'est l'apprentissage de la précision et de la tolérance :

J'ai d'autant plus facilement interrompu la chasse, que j'ai souvent pratiqué un loisir de substitution qui a un rapport direct : le tir aux pigeons vivants d'abord (discipline olympique aux J.O. de 1900 à Paris, rebaptisée ensuite tir au vol, avant d'être interdite en 1976. Des stands existaient à Alger, Arcachon, Evian, Monaco, Paris Bois de Boulogne, Paris Issy les Moulineaux…) puis le ball trap (tir aux hélices d'abord, puis sur cibles d'argile dénommées plateaux).

Pour mémoire, le tir aux pigeons consiste à faire en sorte que la cible tombe à l'intérieur d'une enceinte grillagée de faible hauteur.



Stand de Tir au vol

Au Bois de Boulogne, des paris étaient souvent lancés entre tireurs et des sommes importantes mises en jeu, le plus souvent par de grands industriels. Il en résultait une ambiance assez extraordinaire, presque méditerranéenne, car le pigeon facétieux redécollait parfois ou s'ingéniait même à tomber sur le grillage avant de basculer d'un côté ou de l'autre...

Le tir aux hélices oranges et blanches, en plastique, a remplacé le tir aux pigeons vivants en respectant les mêmes règles et installations. La partie blanche de l'hélice se détachait et devait tomber dans l'enceinte.

Dans le tir aux pigeons d'argile, la discipline la plus répandue est le tir à la fosse où la cible en argile est propulsée face au tireur. La fosse universelle ne nécessite que cinq lanceurs alors que la discipline olympique (fosse olympique) en requiert quinze.

Plus spectaculaire, mais plus rare, le skeet olympique consiste à lancer deux plateaux simultanément à partir de deux cabanes de lancer : depuis la gauche à partir de la cabane haute (pull) et depuis la droite à partir de la cabane basse (mark). Contrairement à la fosse, le tireur tient son fusil désépaulé lorsqu'il commande le tir (en criant "pull" dans tous les cas).

On retrouve dans chacune de ces disciplines la recherche d'une maîtrise parfaite des mouvements, qui engendre l'adresse, ainsi que la conjugaison presque instantanée de l'observation et du geste.

Observation de la cible, objet projeté dans l'air, se déplaçant chaque fois d'une manière différente et à une vitesse différente.
Geste synchronisé qui permet de placer une gerbe de plomb à l'endroit de la rencontre qui a été déterminé par l'esprit dans une fraction de seconde de calcul instinctif.

Quelle réalisation mentale extraordinaire, par sa précision et sa rapidité, que ce dessin imaginaire de géométrie dans l'espace.
Tous les sens concernés sont mobilisés par un corps humain qui joue d'emblée le jeu. Quel test pour lui ! Selon les dons de l'individu, selon son entraînement et selon sa forme du moment, le résultat apparaît aux yeux de tous.



Jetons de tir aux pigeons vivants

Le tireur est engagé dans une lutte permanente avec lui-même. "qu'il est fort" disent certains… Le tireur accepte donc, que dans d'autres circonstances, les mêmes ou d'autres le condamnent par un "qu'il est nul"…
Il en est sans doute de même dans toutes les activités sportives ou culturelles, voire pour toutes les activités humaines. Au fond, n'est-ce pas cela l'équilibre à atteindre : ne pas se laisser entraîner à douter de soi… et ainsi, être plus tolérant…



Médailles de tir

La chasse, c'est aussi le bonheur du pauvre :

Ce qu'il faut surmonter pour ceux qui sont vraiment dépourvus sur le plan matériel, pour ceux qui, comme nous l'avons fait, partent de zéro, c'est que toutes les petites progressions dans le train de vie sont remarquées par l'entourage et suscitent une jalousie tenace. "Il a encore acheté" ceci ou cela… Oui, bien entendu, car tout lui manque au départ. Il devra donc acheter tout le nécessaire. C'est le bonheur du pauvre… lui seul peut connaître cette évolution.

A l'autre extrémité de la société, parade "ce riche qui dépense sans compter"... Certains envient sa richesse et souhaitent arriver au même niveau matériel. Beaucoup d'autres, les plus nombreux, estiment qu'il "en a bien trop" et qu'il est nécessaire de lui confisquer la source de ses profits. Toujours satisfait, le riche donnera l'impression insupportable de ne faire que selon sa fantaisie. Il est vrai que tous ses désirs ordinaires sont, depuis toujours ou depuis bien longtemps, satisfaits.

Dans un monde de plus en plus matérialiste, les satisfactions liées à l'argent sont de plus en plus faciles à obtenir. Le pauvre achète à tout va. Le pauvre est-il par conséquent plus heureux que le riche ? Je le pense vraiment mais uniquement si d'autres aspects de son comportement font de lui "un homme" au sens que lui donnent les Arabes, c'est à dire une personne respectable et respectée, laquelle tire de cette situation un bonheur plus solide :

Un homme ne se repose pas sur ce que peuvent apporter les autres.
Un homme s'assume en réagissant dans les limites du bon sens avec ses propres moyens qu'il cherche à développer.
Un homme veille à sa survie et travaille à s'améliorer car de la volonté naît la performance.

Dans mon cas, suis-je plus heureux maintenant que je peux entrer dans notre maison, me promener dans son jardin, me déplacer en voiture, sortir en vélo (en Ultra léger ou en VTT ?), me servir du fusil de mon choix… ?

Certainement pas, mais chanceux de pouvoir vous dire que le bilan est positif : devoir accompli en temps de guerre, devoir accompli sur le plan professionnel, devoir accompli sur le plan familial. Que demander de plus à la providence ?

Être satisfait de soi ? Non, être heureux d'avoir pu connaître tous ces bonheurs et toutes ces satisfactions.

A l'heure où nos enfants sont établis, maintenant que ma femme et moi sommes couronnés de blanc et seulement préoccupés de l'intensité annoncée des rayons du soleil, le résultat aurait-il été le même si j'avais été nanti ?
Aurait-il été aussi plein et aussi nettement positif que si j'avais hérité ou gagné à la loterie ?

Non, je ne le pense pas. Je remercie Dieu de m'avoir permis de prendre plaisir à me procurer ce dont j'ai eu besoin pour m'établir dans la société. Une ascension permanente, lente et modeste qui donne le temps de se faire apprécier. Quel bonheur rétrospectif d'avoir pu démarrer nu !



Le Cigogneau

Bernis, mon village :
Un point de chute après avoir connu de nombreux déplacements professionnels et après avoir pas mal voyagé pour l'époque.
Les membres de notre petite famille ont toujours eu un loisir commun qui était la découverte du territoire national.
Mes enfants tenaient à jour les itinéraires accomplis, au stylo à bille, sur une carte routière. Intéressés par les aspects différents des paysages, nous empruntions toujours une route différente.
Le midi nous déjeunions en plein air, le soir nous prenions notre souper au restaurant et nous dormions dans l'un des très nombreux hôtels alors disponibles pour les représentants de commerce et les autres voyageurs itinérants.

Cette façon de voyager nous procurait bien des avantages pour une dépense supportable. Nous avons ainsi couvert la carte de nos allées et venues et avons bien entendu débordé sur les pays riverains.

En définitive, après avoir arpenté notre pays, nous avons ma femme et moi décidé de choisir un point de fixation, un endroit d'où nous pourrions nous en aller, pour toujours y revenir. Cet endroit, c'est Bernis.
Petit village ensoleillé de 1 500 habitants, situé à l'entrée de Nîmes sur l'axe routier qui mène à Montpellier. Une porte ouverte sur ces agglomérations et une autre sur la nature, plaine de Camargue et garrigues.

A pied, il suffit de se chausser et de se couvrir légèrement pour aller s'asseoir sur une pierre encore chaude, pour aller s'exposer à une lumière qui vous baigne et vous dorlotte. Vous pouvez alors découvrir les trésors d'harmonie qui se dégagent d'un simple arbousier.



Tout ici est simple mais, ne vous y trompez pas, il s'agit… d'un aboutissement ; oui, c'est le summum, le plus beau, le plus vrai, le plus valable des biens terrestres, que d'apprécier la paix naturelle des choses que Dieu a placées là pour que nos sens entrent en contact avec le merveilleux.

En vélo, tout est possible. Les petites routes de campagne sont nombreuses. Elles montent, vous portent à des points de vues de cartes postales avant de vous ramener par de douces descentes. La prochaine fois, n'y manquez pas, vous pourrez goûter quelques grains de raisin. Vers la mer, les routes sont planes et vous attirent vers des étendues bleues, calmes et tièdes.

La petite Camargue est proche, dès Gallician, les roseaux se mettent à bruire pour vous accueillir. Leurs murmures vous accompagnent ensuite jusqu'aux "Saintes Maries". Dans ces lieux, la prouesse réside dans le fait que l'homme a su garder sa place. Il n'a pas coulé de béton dans le vain espoir de se grandir.
Bien sûr, l'homme est là. Il vit. Il occupe le terrain. Mais il se contente d'un ensemble harmonieux déjà en place. Quand on regarde autour de soi, le sentiment qui naît est une sorte de prise de conscience : comme si le monde commençait à partir d'ici. Un peu de la bible s'est transposé aux Saintes-Maries de la Mer : la nature y est empreinte d'un certain mystère.

Pour bien voir, allez-y au crépuscule. Ne restez pas groupés. Isolez-vous. Imprégnez-vous des bruits légers et regardez avec recueillement autour de vous la multitude des choses et des êtres : vous sentirez alors la présence de Dieu.
Ce n'est pas le paradis, mais c'est désormais chez nous, le pays que nous avons choisi.

Une retraite contemplative est possible quand tout est beau, quand ce qui reste à découvrir est immense, quand la température de l'air et de l'eau restent à des limites supportables, qui modèrent les dépenses, quand votre environnement vous procure la sensation réelle d'être un homme qui se sent vivre, tel qu'il est, sans contrainte et sans contraindre.

Je revendique le droit à ces moments d'extase, pour chacun, dès le devoir rempli. Pour que tous les hommes viennent un jour, la conscience tranquille, l'esprit en paix, l'âme sereine, goûter au "dessert de la vie".

Sylvère Gozillon
Chevalier de l'ordre national du Mérite
1991